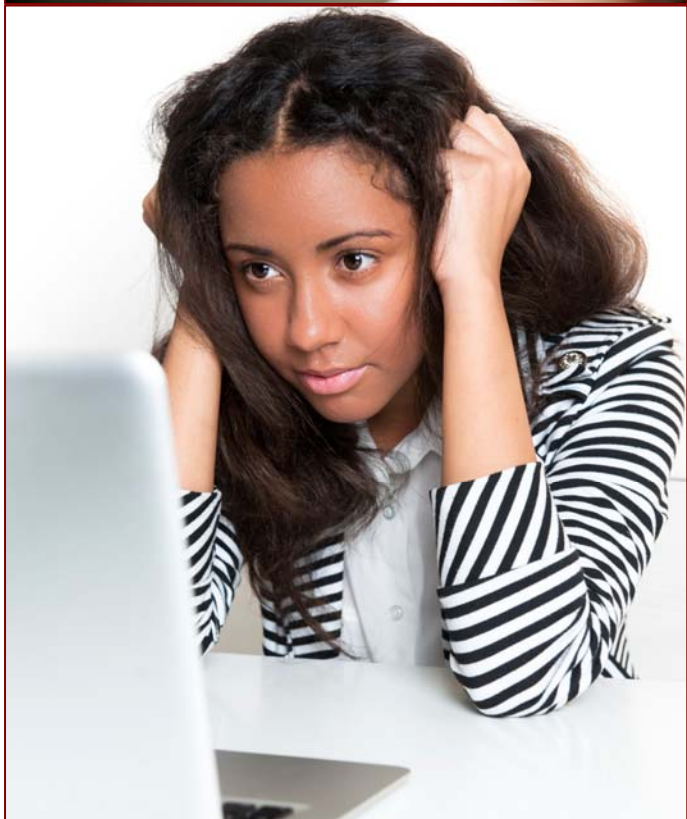




Jeunes Canadiens dans un monde branché

Phase III

Parler de la vie en ligne avec
les jeunes et les parents



LE CENTRE CANADIEN
D'ÉDUCATION AUX MÉDIAS ET
DE LITTÉRATIE NUMÉRIQUE

CANADA'S CENTRE
FOR DIGITAL AND
MEDIA LITERACY

Ce rapport peut être téléchargé à l'adresse suivante :
habilomedias.ca/recherche-et-politique

Par Valerie Steeves (Ph.D.) pour HabiloMédias

HabiloMédias
950, avenue Gladstone, bureau 120
Ottawa, ON Canada K1Y 3E6

Tél. : 613 224-7721
Télec. : 613 761-9024
infos@education-medias.ca
www.education-medias.ca

Le projet *Jeunes Canadiens dans un monde branché, phase III – Parler de la vie en ligne avec les jeunes et les parents* a été rendu possible grâce à la contribution financière du Commissariat à la protection de la vie privée du Canada.

Nous remercions les Clubs Garçons et Filles du Canada et la Bibliothèque publique d'Ottawa pour leur aide inestimable dans la réalisation de ce projet.

© 2012 HabiloMédias

Jeunes Canadiens dans un monde branché, phase III

Parler de la vie en ligne avec les jeunes et les parents

Faits saillants

Ce rapport présente les conclusions d'une étude qualitative exploratoire qui a examiné les attitudes des enfants et des parents face aux technologies de communication numériques et leurs expériences avec ces technologies. À l'aide d'un guide d'entrevue semi-structurée, nous avons animé 12 séances de discussion qualitative avec des jeunes âgés de 11 à 17 ans et avec des parents de jeunes âgés de 11 à 17 ans à Calgary, Toronto et Ottawa. En tout, 66 jeunes et 21 parents ont participé à ces séances.

► Être parent dans un monde en réseau

Pour les parents à qui nous avons parlé, le danger guette partout sur Internet ; ils se sentent épuisés par la constante vigilance dont ils doivent faire preuve. Bien que la nature exacte de ce danger soit mal définie, plusieurs parents nous ont dit que « surveillance » est maintenant synonyme de « bons parents » et que l'époque où les parents faisaient confiance à leurs enfants et où ils leur donnaient l'espace nécessaire pour explorer le monde et faire des erreurs est révolue.

Plusieurs participants ont parlé d'espionner leurs enfants tant directement qu'au moyen d'intermédiaires de surveillance. Quelques parents ont dit faire confiance à leurs enfants et sont d'avis que ce type de comportement envahissant est nuisible. Même les parents qui prônent l'espionnage de leurs enfants ont une attitude ambivalente à cet égard et s'inquiètent des effets de ce comportement sur leurs relations avec eux. Mais, malgré leurs réticences, ces parents disent n'avoir aucun choix, surtout parce qu'ils ne peuvent pas compter sur le système scolaire ou sur les entreprises en ligne pour les aider à protéger leurs enfants.

Du point de vue de nos participants, l'école pose tout particulièrement un problème. Ils estiment que les écoles exigent souvent que leurs enfants utilisent Internet pour faire leurs devoirs et leurs travaux

scolaires, mais qu'elles n'arrivent pas nécessairement à leur enseigner comment naviguer en toute sécurité. Les parents ne font pas davantage confiance aux entreprises qui possèdent les sites que visitent leurs enfants parce que celles-ci encouragent les jeunes à « tout » divulguer dans le but de faire des profits.

► Enfants et adolescents : vivre au vu et au su de tous

Les jeunes à qui nous avons parlé nous ont dit que, de leur point de vue, Internet est maintenant un espace où les parents, les enseignants et les entreprises exercent une constante surveillance.

Surveillance à la maison

Plusieurs des participants nous ont dit que la surveillance parentale est le prix à payer pour utiliser Internet ; s'ils ne donnent pas leurs mots de passe à leurs parents et s'ils n'incluent pas ces derniers parmi leurs « amis » sur Facebook, les jeunes n'ont pas la permission d'utiliser les appareils en réseau.

Les participants de 11-12 ans voient dans cette surveillance une précaution nécessaire. De leur point de vue, Internet est un endroit très dangereux. À leur avis, le fait de communiquer quelque renseignement que ce soit leur fait courir le risque d'être enlevés, agressés par un étranger ou harcelés. Les jeunes de 11-12 ans apprécient également les règles parentales parce qu'ils ne veulent pas tomber sur du contenu offensant. Ils font preuve d'énormément de résilience dans les cas de contenus offensants et de conversations indésirables avec des étrangers. Ils quittent les sites offensants, savent qu'il ne faut pas parler aux étrangers, utilisent des outils pour protéger leur vie privée et ne divulguent pas facilement leurs renseignements personnels. Cependant, ils ont aussi appris que ces précautions sont nécessaires parce qu'on ne peut pas faire confiance aux gens.

Les préadolescents à qui nous avons parlé manifestent aussi beaucoup de résilience lorsqu'ils ont affaire à des « fouineurs » et presque tous limitent leurs interactions en ligne aux personnes avec lesquelles ils ont des liens dans le monde réel. C'est pourquoi, à leurs yeux, il n'est pas nécessaire que leurs parents les surveillent sans cesse, comportement qu'ils jugent paranoïaque. La surveillance est particulièrement agaçante lorsque des membres plus jeunes de la famille se font « rapporteurs », et la plupart de nos participants utilisent des paramètres de confidentialité et d'autres méthodes pour empêcher les membres de la famille trop curieux d'avoir accès à leur vie en ligne. Il reste qu'il est particulièrement difficile d'assurer le respect de leur vie privée parce que de nombreux parents estiment avoir le droit de fureter sur leur compte Facebook ou de lire leurs messages textes.

Les adolescents qui partagent les détails de leur vie avec leurs parents ne sont pas ceux qui sont systématiquement surveillés. Dans leur cas, la confiance est mutuelle ; les parents considèrent que leurs enfants se comporteront correctement et, en retour, les enfants leur donnent accès à leur page Facebook. Cela porte à croire qu'il pourrait y avoir une relation inverse entre la surveillance et la confiance et que si on se limite à la surveillance, le dialogue ouvert au sein de la famille pourrait en souffrir.

Toutefois, malgré leur frustration associée à la surveillance parentale, presque tous nos participants estiment que leurs parents ont de bonnes intentions. Et même si les parents sont perçus comme

agaçants, méfiants et naïfs, tous nos participants sont d'accord pour dire que si jamais ils ont des problèmes en ligne, leurs parents sont ceux qui vont les aider à se sortir du pétrin. De façon caractéristique, ils essaient d'abord de résoudre le problème par eux-mêmes, mais ils savent qu'ils peuvent compter sur leurs parents qui, à tout moment, seront prêts à imposer des limites le cas échéant.

Surveillance à l'école

Pour les participants, la surveillance à l'école est un fait acquis ; ils nous ont tous dit que leurs activités en ligne sont suivies. Cependant, la surveillance à l'école est si rigoureuse qu'elle les empêche souvent d'accéder aux ressources éducatives.

Mais, pour nos participants, le véritable problème est le désir de l'école de contrôler les interactions avec leurs pairs pour s'assurer qu'ils n'utilisent pas de « gros mots » ou qu'ils n'écrivent pas des textes « inappropriés ». Au lieu de leur donner l'occasion de communiquer, puis de les corriger en cas d'écart, l'école crée un environnement dans lequel toute communication entre les jeunes est perçue comme risquée. Ce type de microgestion est source de frustration pour nos participants, particulièrement dans le contexte des programmes de lutte contre l'intimidation.

De leur point de vue, il est plus facile de lutter contre ce genre de méchanceté en ligne que hors ligne parce que les communications électroniques laissent une trace numérique. La visibilité du dialogue en ligne leur permet également de confronter publiquement les intimidateurs et de leur demander des comptes. Ils font preuve de beaucoup de résilience en ce qui concerne la cyberintimidation. Leurs stratégies sont très claires : d'abord, ignorer les tentatives de cyberintimidation et rayer la personne de la liste d'amis ou l'empêcher d'avoir accès à leur compte (une stratégie habituellement très efficace) ; si l'intimidation se poursuit, confronter l'intimidateur face à face parce qu'il est plus facile de demander des comptes à quelqu'un en personne ; si ces stratégies ne donnent pas de résultats ou s'ils ne sont pas à l'aise de parler directement à la personne, faire appel à leurs parents qui les aideront à régler la situation.

Par ailleurs, presque tous nos participants affichent le plus grand mépris pour les programmes scolaires de lutte contre la cyberintimidation ; ils estiment qu'en général les enseignants et les directions d'école ne comprennent pas le genre de problèmes auxquels les jeunes peuvent faire face et ne font qu'aggraver les choses lorsqu'ils interviennent. De plus, les programmes de lutte contre la cyberintimidation font d'une bonne partie de leurs comportements quotidiens des comportements pathologiques et les autorités scolaires définissent leurs façons habituelles de communiquer comme des actes d'intimidation.

Surveillance par les entreprises

Bien que nos participants aient toujours tendance à se rassembler sur les sites commerciaux comme Facebook et YouTube, ils ne considèrent pas les sociétés en ligne comme sympathiques ou dignes de confiance. Ils pensent plutôt qu'elles tentent de les « tromper » et de les amener « par la ruse » à divulguer des renseignements. Leur attitude vis-à-vis de la publicité sur Internet va de l'ambivalence à la méfiance. Plusieurs d'entre eux se disent mal à l'aise devant les entreprises qui pourraient « déformer leurs propos » ou utiliser leurs photographies à des fins de marketing ; les adolescents plus âgés se

disent importunés par les pourriels. Certains ont fait l'effort de lire les politiques de confidentialité et les conditions d'utilisation, mais ils s'accordent en général pour dire que cela n'a pas été utile parce que les sociétés cachent délibérément ce qu'elles font avec les renseignements.

► Ce que les jeunes retirent des technologies en réseau

La surveillance continue dont font l'objet nos participants en ligne constitue un problème parce que beaucoup d'entre eux ont recours aux technologies pour découvrir le monde, apprendre de nouvelles choses, explorer de nouvelles identités et communiquer avec leurs amis. En fait, la surveillance a fermé les espaces virtuels servant à ces fins, particulièrement à l'exploration de nouvelles identités et à la communication avec les amis, car il est plus difficile de préserver l'anonymat ou l'intimité en l'absence d'espace privé.

Les préadolescents

Nos participants de 11-12 ans utilisent les appareils en réseau pour répondre à leurs besoins de développement, explorer leurs intérêts personnels et se familiariser avec le monde des adultes et les rôles sociaux. Internet est particulièrement utile lorsqu'ils veulent se renseigner sur des choses à venir, par exemple les endroits qu'ils vont visiter durant les vacances familiales, l'école secondaire qu'ils vont fréquenter et les emplois qui les intéressent. Ce type d'exploration leur permet d'« apprivoiser » les choses en toute sécurité et de se familiariser avec les rôles des adolescents et des adultes.

Grâce à Internet, il leur est également plus facile de s'informer sur l'actualité dont ils entendent parler et de suivre les vedettes. Ils manifestent une grande compréhension critique de beaucoup d'images de la culture populaire et prennent souvent des décisions relativement aux types de contenus qu'ils ne veulent pas voir parce qu'ils les mettent mal à l'aise.

La question de la surveillance est moins problématique pour ces jeunes parce que la communication en ligne ne les intéresse pas autant. Bien qu'ils utilisent les technologies en réseau pour rester en contact avec la famille et découvrir ce que font et disent les amis, nos participants trouvent les sites de réseautage social généralement ennuyants et les considèrent plutôt comme des endroits pour les adolescents plus âgés.

Ce groupe d'âge apprécie particulièrement les « blagues » ou les « trolls » – quand quelqu'un vous trompe et vous renvoie délibérément au mauvais site ou joue un tour au téléphone. Mais les blagues sont aussi utiles parce qu'elles vous aident à apprendre à ne pas vous laisser abuser.

Les jeunes adolescents

Les participants âgés de 13-14 ans apprécient également l'humour en ligne et les sites qui leur permettent d'afficher des anecdotes et de lire les bêtises que d'autres ont faites. Ils aiment rire des autres et avec les autres de choses ridicules ou bêtes qui leur sont arrivées et se consolent de ne pas être les seuls à faire parfois des « choses stupides ». Ils aiment aussi entrer en communication avec les autres au moyen de l'humour et certains ont publié des récits et des dessins sur des sites littéraires ou artistiques, trouvant là des moyens d'expression personnelle.

Les jeunes adolescents se disent agacés par les blagues, même s'ils les trouvent drôles et que certains admettent continuer à « troller » leurs amis pour s'amuser. Ainsi, les blagues continuent d'être une de leurs façons de jouer ensemble, mais elles leur permettent aussi de montrer qu'ils savent très bien comment les choses fonctionnent en ligne.

Certains de nos participants de 13-14 ans ont signé des pétitions en ligne qui portaient en majorité sur la cruauté envers les animaux, mais les technologies en réseau sont principalement utilisées pour explorer de nouvelles identités virtuelles et pour s'exprimer.

Peu d'entre eux se sont exprimés sur les nouvelles identités en ligne. Certains ont dit avoir prétendu être une autre personne sur un site de clavardage, mais ils étaient peu nombreux à vouloir le faire car ces sites sont universellement considérés comme dangereux. Ceux qui avaient joué à se donner de nouvelles identités en ligne nous ont dit que le danger perçu rehaussait l'attrait d'assumer une autre identité. En ce sens, l'exploration de nouvelles identités cadre bien avec l'intérêt pour les blagues – il s'agit d'une façon de se moquer du monde adulte et d'explorer les relations sans trop de risques. Cependant, même ceux qui avaient été sur des sites de clavardage hésitaient à parler à des étrangers parce qu'ils craignaient d'être identifiés et punis.

Les technologies en ligne constituent également une manière de s'exprimer, particulièrement pour les plus timides. Tous nos participants nous ont dit que les réseaux sociaux et la messagerie texte constituent d'importantes façons de communiquer leurs sentiments, ce qui leur permet de mieux se connaître et de mieux comprendre les interactions sociales. Cependant, il n'est pas toujours facile pour les jeunes de s'exprimer parce qu'ils savent que les adultes les surveillent. Ainsi, en raison du manque d'intimité en ligne, il est difficile pour eux de s'exprimer, car ils craignent d'être punis.

Les adolescents plus âgés

Nos participants âgés de 15 à 17 ans comptent sur les technologies en réseau pour parler à leurs amis, organiser des activités et rencontres, suivre les potins sur les célébrités et visionner les vidéos YouTube, par exemple pour apprendre à danser. Les blagues en ligne ne les intéressent plus et tous considèrent le « trollage » comme le pire désagrément sur Internet. Comme les jeunes adolescents, ce groupe utilise le Net pour mieux s'informer sur les sujets d'actualité qui les intéressent. Certains utilisent également les sites de journaux en ligne pour se tenir au courant de ce qui se passe chez eux lorsqu'ils s'absentent.

Certains participants se disent aussi préoccupés parce que cet accès facile au monde extérieur les rend paresseux.

Les adolescents plus âgés comptent sur le réseautage social pour rester en communication avec leurs pairs, mais la surveillance de fond dont ils font l'objet restreint les communications entre eux et les décourage d'afficher certains types de contenus. Beaucoup se tournent vers les blogues anonymes où ils sont plus libres d'exprimer leurs sentiments. Ainsi, l'expression personnelle anonyme joue un rôle important pour aider les adolescents plus âgés à comprendre le monde social et la place qu'ils occupent dans ce monde.

► Les règles de l'amitié en ligne

Puisque tous nos participants sont très soucieux de leur image en ligne, ils appliquent un ensemble de règles clairement définies quant à ce que les amis affichent – et n'affichent pas – à propos des amis. Les attaques personnelles sont en général interdites et sont le signe qu'une amitié tire à sa fin. Cependant, les attaques personnelles donnent également l'occasion à vos amis de se porter à votre défense.

Tous nos participants exercent un contrôle strict sur les photographies. Certains retirent systématiquement l'étiquette de toutes les photos d'eux affichées sur Facebook afin de rester maîtres de leur image. D'autres vérifient les pages de leurs amis pour s'assurer qu'ils y sont équitablement représentés.

Les participants conviennent généralement que les amis n'affichent jamais de photos embarrassantes les uns des autres. Si une personne de leur cercle d'amis affiche une photo qu'ils n'aiment pas, ils communiquent avec cette personne pour lui demander de retirer la photo. Si la photo n'est pas retirée, ils tentent par tous les moyens possibles d'avoir accès à la source (par exemple le téléphone cellulaire, l'appareil photo ou la page Facebook de l'ami) pour la retirer eux-mêmes.

Les amis ne se tournent jamais en ridicule les uns les autres. Ainsi, ils conservent les photos bêtes ou embarrassantes de leurs amis sur leur téléphone cellulaire parce que le téléphone est privé ou encore, effacent les photos une fois que la blague est terminée.

Il existe également sur la « visibilité » des règles précises qui déterminent jusqu'à quel point les amis sont proches. Par exemple, un nombre irréaliste d'« amis » en ligne est considéré comme inauthentique et laisse soupçonner un cas quelque peu désespéré. De même, les « statuts pourriels » indiquent qu'une personne recherche trop d'attention et n'est donc pas un ami ou une amie souhaitable.

Les filles qui affichent sur Facebook des photos à caractère sexuel d'elles-mêmes ou qui envoient des messages d'ordre sexuel sont tout particulièrement tournées en dérision. Par conséquent, les filles de tous âges redoublent de prudence pour éviter de se faire traiter de « salope ».

Le statut sur la situation amoureuse détermine aussi le degré d'attention qu'une personne peut accorder à une personnalité virtuelle. Lire le profil de nouvelles personnes en ligne est une forme de traque furtive qui est en général socialement acceptable tant que la personne n'établit pas de contact direct. Fouiner, ou accorder une attention soutenue, est acceptable de la part des « meilleurs amis » puisqu'ils sont censés connaître vos secrets intimes, mais les jeunes s'attendent à ce que d'autres personnes, comme les parents, gardent leurs distances. Le fait que l'information soit affichée sur Facebook ne détermine pas qui est en droit de la lire ou non ; plutôt, une personne peut vous accorder de l'attention suivant la place qu'elle occupe dans le réseau complexe des relations sociales du monde réel.

Les participants nous ont aussi dit que lorsque la communication se fait en ligne, il est plus facile de réagir à l'attention non sollicitée de personnes qui ne font pas partie de votre cercle d'amis. Il est possible de refuser les contacts non désirés. En s'abstenant de répondre, les participants ont pu créer et maintenir des frontières personnelles et sociales sans vivre l'embarras que peut engendrer un face-à-face.

► Utilisation éthique et littératie numérique

Tous nos participants se servent des technologies électroniques pour s'exprimer d'une manière ou d'une autre et réfléchissent énormément avant de mettre au point leur personnage en ligne. Dans le cadre de ce processus, ils utilisent souvent du matériel protégé par le droit d'auteur qu'ils recyclent dans la présentation de leur image. Nos participants reproduisent régulièrement le contenu trouvé en ligne, surtout les images, dans leurs travaux scolaires. Pratiquement tous les jeunes à qui nous avons parlé savent ce qu'est le plagiat et nous ont dit que leurs enseignants ont établi des règles strictes les obligeant à citer la source et à nommer clairement l'auteur du contenu. Ces règles façonnent leurs opinions sur l'utilisation éthique du contenu en ligne tant à l'école qu'en dehors de l'école.

Les plus jeunes participants qui intègrent de la musique et des images à leur profil personnel ou à leurs vidéos ne considèrent pas qu'ils « utilisent » ainsi la propriété d'autrui et, en général, ne se préoccupent pas de cette question. Lorsque nous les avons interrogés sur la notion du droit d'auteur, ils ont expliqué que les règles étaient les mêmes que pour le plagiat à l'école : il est permis d'utiliser le matériel à condition de citer la source. De leur point de vue, ils rendaient hommage à l'artiste en reprenant sa musique.

Les adolescents nous ont également dit qu'il est permis d'utiliser les paroles d'une chanson, les vidéos et les photographies à condition de citer la source ou pourvu que la chanson soit assez connue pour que les gens sachent d'où elle vient. Ils se sentent particulièrement frustrés par les obstacles à surmonter sur YouTube en matière de droit d'auteur et estiment qu'ils ne font rien de mal tant et aussi longtemps qu'ils ne tirent aucun profit de cette utilisation.

Selon tous nos participants, télécharger de la musique sans payer est une pratique courante.

Peut-être en raison de l'étroite surveillance visant généralement les technologies en réseau, nos participants n'ont pas recours aux appareils en réseau pour améliorer leur apprentissage de façon innovatrice. Ils estiment que l'environnement scolaire est défavorable aux iPods et aux téléphones cellulaires, et la possibilité pour les élèves d'utiliser un appareil en réseau (y compris un ordinateur) dépend grandement de l'enseignant. Certains enseignants leur permettent d'utiliser la calculatrice et l'agenda de leur téléphone ou iPod pour les aider à gérer leurs devoirs ; d'autres profitent du site Web de l'école pour afficher les devoirs ou les notes de la classe et rappeler aux élèves les tests à venir. Mais la plupart du temps, nos participants utilisent les technologies en ligne pour consulter Google et faire de la recherche.

Certains enseignants leur permettent d'utiliser leur téléphone ou iPod, ou encore d'aller sur Facebook pour les récompenser d'avoir terminé leur travail à temps. En général, ils craignent que l'accès élargi à ces appareils soit contre-productif parce que les textes et les messages de leurs amis pourraient facilement les distraire. En même temps, les élèves continuent à envoyer sous le pupitre des messages à leurs amis lorsque l'enseignant a le dos tourné.

Par ailleurs, les élèves qui éprouvent de la difficulté à se concentrer constatent que l'écoute de la musique ou l'utilisation d'Internet leur facilite la tâche parce que cela leur permet d'éliminer les distractions dans la classe.

Il y a peu d'indications que nos participants se servent des appareils en réseau pour coopérer dans le cas des travaux scolaires. Fait intéressant, ils nous ont tous dit que les enseignants leur ont conseillé de ne pas se servir de Wikipédia parce que « n'importe qui peut écrire n'importe quoi sur ce site ».

► Se déconnecter

Bien que quelques participants affirment que perdre l'accès au monde virtuel, ne serait-ce qu'une semaine, serait catastrophique, beaucoup d'autres ont évoqué la nécessité de se retirer afin de retrouver leur vie privée. D'autres encore nous ont dit que la perte d'accès aux technologies en ligne ne serait pas « terrible ». Enfin, d'autres estiment que les appareils sont si surveillés qu'ils n'ont d'autre choix que de se déconnecter.

► Aller de l'avant

Compte tenu de la recherche qualitative que nous avons menée auprès des enseignants¹ et des résultats de la présente étude, nous pouvons dégager un certain nombre de thèmes relatifs à la vie numérique des enfants et des adolescents et à la façon dont les adultes peuvent encourager chez les jeunes Canadiens une plus grande réflexion critique, réflexion qui est au cœur des efforts visant à former des jeunes qui maîtrisent le monde numérique.

Les résultats de nos recherches révèlent qu'il existe déjà une base solide sur laquelle nous pouvons bâtir. Malgré les préoccupations exprimées par les adultes, les jeunes à qui nous avons parlé sont conscients des risques courus en ligne, régulent généralement leurs comportements pour éviter et gérer ces risques et font constamment preuve de résilience et de compétence dans leurs réactions face à ces risques. Ils sollicitent activement les conseils des parents lorsque c'est nécessaire et manifestent le désir de travailler avec les adultes lorsque des conflits ou des problèmes surviennent en ligne.

En 2013, dans le cadre d'un sondage national auprès des écoles, nous espérons explorer précisément les meilleurs moyens de travailler ensemble.

¹ Voir *Jeunes Canadiens dans un monde branché, phase III – La perspective des enseignants* : [ADD URL]

Jeunes Canadiens dans un monde branché, phase III

Parler de la vie en ligne avec les jeunes et les parents

► Introduction

Jeunes Canadiens dans un monde branché a débuté en 2000. Premier en son genre à l'échelle mondiale et toujours l'un des plus étoffés, le projet a été mis sur pied pour recueillir des données qualitatives et quantitatives sur les expériences des jeunes relativement aux technologies en réseau. Au cours des 10 dernières années, il a permis d'explorer les technologies qu'utilisent les enfants et l'effet de ces technologies sur leur vie quotidienne. La durée du projet a également donné des possibilités inouïes de cerner et d'explorer les changements au fil du temps.

La première phase de collecte de données s'est déroulée en 2000-2001 et nous sommes retournés sur le terrain en 2004-2005.² Nous avons amorcé la phase actuelle du projet en 2011 grâce au financement du Commissariat à la protection de la vie privée du Canada.³

Dans le cadre de la phase III, nous avons animé une série de discussions qualitatives avec des parents et des jeunes âgés de 11 à 17 ans afin d'examiner les questions suivantes :

- Quelles sont les attitudes des jeunes et des parents relativement aux aspects ci-dessous et quelles sont leurs expériences à ces égards ?
 - Le rôle des technologies de communication en réseau dans le processus d'apprentissage tant à l'école qu'à l'extérieur de l'école

² Voir les rapports des phases I et II à l'adresse suivante : <http://habilomedias.ca/recherche-et-politique>.

³ Nous avons également mené des entrevues qualitatives avec des enseignants clés en février et mars 2011. Voir les faits saillants du rapport intitulé *Jeunes Canadiens dans un monde branché, phase III – La perspective des enseignants* à l'adresse : <http://habilomedias.ca/recherche-et-politique>.

- o Les dispositions relatives au droit d’auteur et l’utilisation équitable du contenu en ligne
- o La protection de la vie privée en ligne
- o Le harcèlement en ligne
- Quels codes sociaux les enfants ont-ils élaborés en ce qui concerne leurs communications en ligne ?
- Quelles utilisations innovatrices des technologies de communication en réseau les enfants décrivent-ils ?

► Méthode

Pour explorer ces questions, nous avons animé 12 séances de discussion qualitative avec des groupes en septembre et octobre 2011. Nous avons élaboré un guide d’entrevue semi-structurée et obtenu l’approbation du Bureau d’éthique et d’intégrité de la recherche de l’Université d’Ottawa.

Nous avons tenu 12 groupes de discussion à Calgary, à Toronto et à Ottawa, à raison de quatre groupes par ville. Dans chaque ville, les groupes respectifs se composaient d’enfants âgés de 11 et 12 ans, d’enfants de 13 et 14 ans, de jeunes de 15 à 17 ans et de parents d’enfants âgés de 11 à 17 ans. Le nombre de participants à chaque séance variait de 6 à 11 personnes, la moyenne étant de 7 participants par groupe.

En tout, 66 jeunes et 21 parents ont participé à cette recherche, répartis comme suit :

- 20 jeunes et 7 parents à Calgary
- 21 jeunes et 7 parents à Toronto
- 25 jeunes et 7 parents à Ottawa

Nous avons recruté nos participants en plaçant des annonces dans divers Clubs Garçons et Filles et dans les bibliothèques publiques de chaque ville. Les participants ont été choisis selon la formule « premier arrivé, premier servi ». Nous avons obtenu l’autorisation des parents pour tous les participants de moins de 18 ans.

Les participants proviennent de milieux socioéconomiques et culturels variés et reflètent la diversité ethnique de leurs communautés respectives. Ils reflètent également des fonctions socioéconomiques très variées, allant de la classe ouvrière à des familles riches où les parents exercent des professions libérales. Les discussions de groupe se sont déroulées en anglais à Calgary et à Toronto et en français à Ottawa.

La durée de chaque séance de discussion a été d’environ 90 minutes. L’animatrice a adopté une méthode d’entrevue semi-structurée afin de pouvoir poser de nouvelles questions suivant les réponses des participants.

Avec la permission des participants, nous avons enregistré et transcrit les discussions aux fins d'analyse. Nous avons effacé de la transcription toute donnée d'identification personnelle et identifié les participants uniquement par la ville, le groupe d'âge et un pseudonyme.

Le rapport qui suit résume les faits saillants.

► Être parent dans un monde en réseau

Le projet recueille depuis 10 ans des données auprès des parents afin de mieux comprendre les effets des technologies en réseau sur la vie des enfants et de leurs familles. Fait intéressant, nos données pour 2011 révèlent un changement considérable dans la façon dont les parents discutent de ces technologies et dans leurs expériences.

Lorsque nous avons commencé à recueillir des données en 2000, les parents que nous avons interviewés parlaient avec enthousiasme des possibilités qu'offrirait Internet à leurs enfants. Ils étaient convaincus que l'accès à Internet donnerait à leurs enfants des possibilités d'apprentissage uniques et importantes et les préparerait à se tailler une place dans la future économie de l'information. Ils croyaient que l'école enseignerait à leurs enfants à utiliser Internet correctement. Ils faisaient également confiance à leurs enfants pour faire de bons choix et pour demander de l'aide au besoin. Presque tous les parents s'accordaient pour dire que la surveillance des activités de leurs enfants sur le Net équivaldrait à trahir cette confiance et constituerait une violation de leur vie privée.

En 2004, la perspective des parents à qui nous avons parlé était très différente. Internet n'était plus considéré comme un avantage ; c'était une source de conflits au sein de la famille. Les parents se sentaient frustrés parce que leurs enfants « perdaient leur temps » à envoyer des messages instantanés et à jouer à des jeux informatiques alors qu'ils auraient dû utiliser Internet pour faire leurs travaux scolaires ; les parents passaient beaucoup de temps à limiter et à gérer l'utilisation de l'ordinateur familial qui était souvent une source de discorde.

Après avoir parlé aux parents en 2011, il est évident que l'époque où les parents surveillaient combien de temps leurs enfants passaient à l'ordinateur dans la salle familiale est bien révolue. Les participants nous ont dit que leurs enfants accèdent à Internet sur un ordinateur portable, dans le laboratoire informatique de l'école, à la bibliothèque publique, sur leur iPod, téléphone intelligent, iPad ou console de jeu, à l'école, à bord de l'autobus, dans leur chambre et à la table de cuisine. Ces multiples points d'entrée font qu'il est de plus en plus difficile de superviser les activités de leurs enfants en ligne, en partie parce qu'il n'y a pas un seul point d'accès qui serait facile à surveiller. Mais la principale difficulté, c'est l'impression que les risques rattachés à la communication en ligne se sont accrus de façon exponentielle. À quelques exceptions près, les parents que nous avons interrogés pensent qu'Internet n'est plus un avantage ou une source d'irritation – c'est une source d'insécurité et de crainte.

Les parents ont évoqué un sentiment omniprésent de crainte que leurs enfants soient exposés à des dangers de la part d'agresseurs inconnus et impossibles à connaître. Pour citer un parent d'Ottawa, une fois que votre enfant est en ligne : « ... tout le monde va savoir. Si quelqu'un que tu veux pas qui sache ce que tu fais le lit, ils vont savoir. Stalkers, tout ça... j'ai tellement peur de ça. » Un parent de Toronto convient que cette peur modifie le contexte dans lequel évoluent les parents : « ... il faut se tenir parfaitement au courant, sinon nous allons les perdre, et ils seront allés trop loin et nous ne pourrions pas les ramener. »

Étant donné les risques apparemment illimités, plusieurs des participants nous ont dit que les bons parents ne peuvent plus se permettre de se montrer insouciants et penser que leurs enfants agiront comme il faut. Au contraire, les bons parents doivent constamment surveiller tout ce que leurs enfants font en ligne afin de les protéger. Autrement dit, pour être un bon parent, il est nécessaire aujourd'hui d'envahir la vie privée des enfants.

Plusieurs participants ont parlé d'espionner leurs enfants tant directement qu'au moyen d'intermédiaires de surveillance. Le groupe de Toronto réagit de façon caractéristique : « Qui donc a parlé d'espions ? J'ai des nièces qui vont lui dire, lui écrire ou même m'appeler pour me dire "dis-lui de changer... son mur, son profil... peu importe", alors c'est bien. » D'autres ont dit relire chaque texte, chaque billet sur le mur et chaque courriel pour s'assurer que leur enfant ne prenne aucun risque ou ne fasse pas d'erreur de jugement. Une mère d'Ottawa dit avoir déjà surveillé sa fille en même temps sur Facebook et en personne :

Je surveille tout, jusqu'à son téléphone cellulaire, absolument tout (une mère de Calgary).

J'ai attrapé ma fille un soir. Elle faisait ses devoirs puis elle m'a dit : « Maman, je ne suis pas sur Facebook ! Inquiète-toi pas, je fais bien mes travaux. » Mais *moi* j'étais sur Facebook... J'étais assise à côté d'elle et je lui ai dit : « T'es pas sur Facebook ? » ... « Non » ... « Ok. Bien, tu viens d'étiqueter ta sœur dans une photo il y a six minutes... » Alors il faut quand même que je la surveille.

Dans chacune des trois villes, il s'est trouvé un parent qui continue à faire confiance à son enfant et pour qui ce comportement envahissant est nuisible. Même les parents qui prônent l'espionnage de leurs enfants ont une attitude ambivalente à cet égard et s'inquiètent des effets de ce comportement sur leurs relations avec eux. Mais, malgré leurs réticences, ces parents disent n'avoir aucun choix – ils doivent espionner – surtout parce qu'ils ne peuvent pas compter sur les enseignants ou sur les entreprises en ligne pour les aider à protéger leurs enfants.

Ça c'est un problème par rapport aux écoles qui envoient les jeunes faire de la recherche en ligne sans leur expliquer comment authentifier ce qu'ils y trouvent (un parent d'Ottawa).

Du point de vue de nos participants, l'école pose tout particulièrement un problème. Ils estiment que les écoles exigent souvent que leurs enfants utilisent Internet pour faire leurs devoirs et leurs travaux scolaires, mais qu'elles n'arrivent pas nécessairement à leur enseigner comment naviguer en toute sécurité. Ici encore, la conversation qui suit est représentative :

Parent 1 : Je ne pense pas que [les enseignants] acceptent vraiment qu'il existe autant de pervers dans la société. Je pense qu'ils doivent être proactifs auprès des élèves. Leur enseigner comment trouver ceci, se rendre à tel endroit et faire cela – c'est très bien tout cela, mais les enfants peuvent le découvrir eux-mêmes ou en parler à leurs amis. Les enseignants doivent leur parler davantage du côté obscur...

Parent 2 : Bien, je pense que si les éducateurs insistent pour que les élèves utilisent Internet, ils doivent aussi assumer la responsabilité de les informer des problèmes qui peuvent survenir lorsqu'ils y sont (Calgary).

Les parents ne font pas davantage confiance aux entreprises qui possèdent les sites que visitent leurs enfants parce que celles-ci encouragent les jeunes à « tout » divulguer dans le but de faire des profits.

Ce qui me frappe, c'est que, eh bien, vos renseignements leur [les entreprises] appartiennent pour, eh bien, 30 ans. Je me suis dit « Wow ». Oui, je suis devenu beaucoup plus prudent... parce que je ne veux pas, vous savez, mettre des renseignements qui sont confidentiels. Animatrice : Pensez-vous que vos enfants savent ce genre de choses ? Que tout cela appartient à Facebook ? [En chœur : Non] (parents de Toronto)

Parent 1 : C'est ce que je dis, que Facebook ne vous laisse même pas [consentir à publier l'image de votre enfant].

Parent 2 : Ils ne vous le demandent même pas. Mais je persiste à croire que l'image de mon enfant m'appartient.

Parent 1 : Et si on l'utilise où que ce soit, je serai très contrarié (parents de Calgary).

Leur sentiment de frustration ne se limite pas aux sites Web. Bien que nombre de parents aient remis des téléphones intelligents à leurs enfants pour « assurer leur sécurité », ils craignent que les jeunes ne puissent plus s'en passer et que des inconnus soient maintenant en mesure d'utiliser un GPS pour retrouver l'endroit où ils se trouvent physiquement. Selon un parent d'Ottawa, « il paraît que c'est une espèce de logiciel ou quelque chose qui est disponible... ou une puce, je ne sais pas trop. Mais quelqu'un ailleurs peut avoir accès au téléphone même s'il est fermé... C'était épouvantable. » Et, dans une certaine

mesure, ils blâment les compagnies de téléphone. Les commentaires d'un parent de Toronto reflètent une bonne partie de la discussion : « J'en veux beaucoup aux compagnies de téléphone pour la peur qu'elles ont semée chez les gens. » Ce ressentiment et ce manque de confiance contrastent énormément avec l'attitude qui prévalait en 1999, alors que, pour les parents, les compagnies de téléphone bâtissaient un avenir où la technologie allait favoriser l'autonomie des enfants.

Bref, pour les parents de 2011, le danger guette partout ; ils se sentent assiégés et épuisés par la constante vigilance qu'ils doivent exercer. Bien que la nature exacte de ce danger soit mal définie, de nombreux parents nous ont dit que « surveillance » est maintenant synonyme de « bons parents » et que l'époque où les parents faisaient confiance à leurs enfants et où ils leur donnaient l'espace nécessaire pour explorer le monde et faire des erreurs est bien révolue.

► Enfants et adolescents : vivre au vu et au su de tous

Il est intéressant de constater combien le point de vue des enfants et des adolescents à l'égard d'Internet s'est modifié au cours des 10 dernières années. Lorsque nous avons discuté avec les jeunes en 2000, ils voyaient Internet comme un espace complètement privé dans lequel les adultes ne pouvaient pénétrer et qu'ils ne pouvaient contrôler. En fait, c'était l'un des quelques endroits où ils pouvaient se défaire du cocon protecteur les entourant dans le monde réel et explorer le monde des adultes loin du regard des parents. Ils étaient convaincus que leurs interactions étaient entièrement anonymes et sans conséquences. Lorsqu'ils décidaient où aller en ligne, la plupart cherchaient les marques connues parce qu'ils considéraient les entreprises possédant ces sites comme des amis en qui ils pouvaient avoir confiance.

En 2004, les enfants que nous avons interrogés avaient pleinement intégré les technologies en ligne à leur vie sociale et s'en servaient pour explorer différentes identités, approfondir leurs liens avec leurs amis du monde réel et poursuivre leurs intérêts personnels. Ils agissaient tantôt de manière anonyme, tantôt en s'identifiant ; en effet, l'identification devenait de plus en plus importante parce que pour communiquer avec leurs amis du monde réel, ils devaient révéler leur identité.

Même si, en 2004 nos participants savaient qu'ils pourraient être surveillés, il était encore très important pour eux de protéger leur vie privée, particulièrement par rapport à leurs parents et à leurs enseignants. Ils ont réagi à la surveillance de la frappe et autres tactiques envahissantes en élaborant un certain nombre de stratégies destinées à protéger leur vie privée, par exemple en recourant au langage de la messagerie instantanée incompréhensible pour les adultes ou en effaçant l'historique de navigation sur l'ordinateur, à la maison et à l'école. La surveillance par les entreprises n'était pas encore très évidente, bien que notre sondage quantitatif qui a suivi en 2005 ait révélé qu'environ un quart des jeunes commençaient à remarquer la publicité intégrée aux jeux en ligne.

En 2011, l'espace privé consacré au jeu a pratiquement disparu. Les participants nous ont dit qu'Internet est maintenant un espace où les parents, les enseignants et les entreprises exercent une constante surveillance.

Surveillance à la maison

« Elle a été très ouverte avec moi à propos de tout parce que je lui ai dit que, aussitôt qu'elle n'est pas ouverte, ou qu'elle me ment, ou que j'apprends quelque chose par un de mes [espions], elle perd tout »
(parent de Calgary).

La surveillance en ligne commence souvent par les parents. Plusieurs des participants nous ont dit que la surveillance parentale est le prix à payer pour utiliser Internet ; s'ils ne donnent pas leurs mots de passe à leurs parents et s'ils n'incluent pas ces derniers parmi leurs « amis » sur Facebook, ils n'ont pas la permission d'utiliser les appareils en réseau. Un jeune d'Ottawa, du groupe des 13-14 ans, explique : « Oui, mon père s'inquiète beaucoup. Il doit avoir mes mots de passe pour tout ce que je fais. Alors... il a peur de la cyberintimidation. Alors, il doit les avoir en tout temps. »

Les participants de 11-12 ans voient dans cette surveillance une précaution nécessaire. De leur point de vue, Internet est un endroit très dangereux. À leur avis, le fait de communiquer quelque renseignement que ce soit leur fait courir le risque d'être enlevés, agressés par un étranger ou harcelés. C'est pourquoi, selon un garçon de Toronto, ils ne peuvent « aller nulle part où on parle ». Ce qui n'est pas très difficile puisque la plupart d'entre eux trouvent le dialogue en ligne ennuyeux. Par exemple, une fille d'Ottawa a déjà clavardé quelques minutes avec un garçon qu'elle connaissait, mais elle n'a pas vu l'intérêt de la conversation. « Il a dit " Es-tu en vie ? Comme, es-tu en vie ? Es-tu en vie ? " » De l'avis général, la communication en ligne est une activité que font les jeunes plus âgés. Une autre fille d'Ottawa résume les propos ainsi : « Eh bien, normalement, nous, à notre âge, nous n'avons pas besoin [d'utiliser Facebook] ... il y a des filles du secondaire qui ont besoin de le faire, mais, moi, j'avoue que j'ai, comme, cinq amis. »

Les jeunes de 11 et 12 ans apprécient les règles parentales parce qu'ils ne veulent pas tomber sur du contenu offensant. Le groupe de Calgary explique :

Animatrice : À votre avis, les règles ont-elles un sens ? [Réponses : Oui]

Taylor : En fait, je suis content qu'il y en ait... parce que, par exemple, s'il y a un contenu sexuel, je ne veux pas vraiment voir ça, donc, je suis content qu'il y en ait.

Ryan : Ça me fait sentir... dégoûté.

Hannah : Oui.

Emma : Oui, c'est comme « Oh ! mon Dieu »

Ryan : Ça me fait sentir...

Taylor : Ça me fait sentir paranoïaque comme [son évoquant l'anxiété].

Les plus jeunes participants font preuve d'énormément de résilience dans les cas de contenus offensants et de conversations indésirables avec des étrangers. Ils quittent les sites offensants, savent qu'il ne faut pas parler aux étrangers, utilisent des outils pour protéger leur vie privée et ne divulguent pas facilement leurs renseignements personnels. Cependant, ils ont aussi appris que ces précautions sont nécessaires parce qu'on ne peut pas faire confiance aux gens. Comme le remarque une fille du groupe des 11-12 ans de Calgary : « Tout le monde ment. »

[Sur le site] OhMyDollz ... il y a des gens qui n'ont rien à faire. Ils disent : « Ah! Je vais créer un nouveau personnage et je vais commencer à insulter le monde. » ... Il y avait une fille qui me faisait ça à moi et je me demandais « De quoi elle parle ? » Alors, tu informes la personne qui modère le site pour qu'elle reçoive le message. Puis, si elle pense que l'autre est méchante, elle la met dehors (jeune du groupe des 11-12 ans, Ottawa).

Les jeunes à qui nous avons parlé manifestent aussi beaucoup de résilience lorsqu'ils ont affaire à des « fouineurs » et presque tous limitent leurs interactions en ligne aux personnes avec lesquelles ils ont des liens dans le monde réel. Selon un jeune du groupe des 13-14 ans d'Ottawa, « tu ne veux pas qu'il y ait des personnes *weird* qui regardent ta page. » C'est pourquoi, à leurs yeux, il n'est pas nécessaire que leurs parents les surveillent sans cesse, comportement qu'ils jugent paranoïaque.

Animatrice : Qu'est-ce que c'est qu'un fouineur ?
Alicia : C'est comme quand un homme de 30 ans de l'autre bout du monde t'ajoute. [Réponses en chœur : Oui.] Il commence une conversation – c'est comme « Non merci » (jeunes de 15-17 ans, Calgary).

Cette présumée paranoïa fait également d'eux la cible de remarques incessantes. Comme le dit un garçon du groupe des 15-17 ans, à Toronto : « Ma mère est contre l'idée d'afficher des photos sur Facebook en général et chaque fois que j'ai, comme, une nouvelle photo ou autre, je me fais engueuler. » Les jeunes réagissent habituellement en limitant ce que leurs parents peuvent voir : « Ma mère n'arrête pas de me dire : " Tu es sur Facebook ! Ferme-moi ça ! Et fais tes devoirs ! " Moi, ... je l'enlève tout simplement de la liste de mes amis » (jeunes de 15-17 ans, Calgary).

La surveillance est particulièrement agaçante lorsque des membres plus jeunes de la famille se font « rapporteurs ». La conversation suivante entre des filles de 13-14 ans de Toronto illustre bien ce point :

[Les parents ont] de bonnes intentions, mais ils nous énervent (jeunes de 15-17 ans, Calgary).

Allie : [Ma mère] a supprimé [son compte Facebook] parce qu'elle me dit « Oh ! je deviens trop accro », « Oh ! je devrais aller voir la belle nature », etc., etc. Alors, je me dis « Hum, OK », mais elle a une copie... Parce que j'ai mes cousins et certaines de mes tantes sur Facebook. Alors... elle venait juste me dire : « Ta tante m'a dit bla, bla, bla, bla, bla, bla, bla ».

Lya : Oh ! mon Dieu, moi aussi, ça m'arrive souvent.

Allie : Toi aussi ?

Lya : ... [Mes cousins rapportent tout]. Je ne les ai même pas sur Facebook, je ne leur parle pas... je ne les regarde même pas, genre leur journal. Mais elle vient me dire : « Oh ! ils ont vu cette photo, hum, avec toi et cette fille au centre commercial. » Et moi, je dis : « Hum, OK... »

Jen : Pis, t'enlèves leur nom.

Lya : ... Le soir même, je vais les enlever... pis [ma mère] se fâche : « N'enlève pas les membres de ta famille. » Et moi, je réponds : « Ben alors, dis-leur d'arrêter de me harceler. »

Les participants assimilent couramment ce type de surveillance à une forme de traque furtive, et la plupart utilisent des paramètres de confidentialité et d'autres méthodes pour empêcher les membres de la famille trop curieux d'avoir accès à leur vie en ligne.

Ils trouvent également que la méfiance manifestée à l'égard de leurs actions en ligne est inquiétante. Ils ne font plus confiance aux membres de la famille qui ont rapporté leurs actions à leurs parents et s'efforcent d'expliquer qu'ils ont besoin d'espace privé en ce qui concerne leurs relations avec leurs pairs. Il est particulièrement difficile d'assurer le respect de leur vie privée parce que de nombreux parents estiment avoir le droit de fureter sur leur compte Facebook ou de lire leurs messages textes. Mais

J'ai bloqué mon frère. C'est comme un petit espion pour ma mère (jeune du groupe des 15-17 ans, Calgary).

Chaque fois que je descends, ma mère va tout simplement chercher mon téléphone et commence à l'inspecter (jeune de 13-14 ans, Toronto).

comme l'explique un jeune du groupe des 13-14 ans de Toronto : « Il devrait y avoir un moment où les parents vous laissent juste tranquilles et comprennent qu'ils n'ont pas besoin de savoir absolument tout ce que vous faites. Oui, je comprends l'aspect protection, mais ils n'ont pas besoin de savoir chaque petit détail de ce qui me concerne. »

Les jeunes s'inquiètent en partie parce qu'ils estiment que leurs parents ne comprennent pas les subtiles complexités de leurs relations. Beaucoup d'adolescents se plaignent parce que si leurs parents les voient avec une personne du sexe opposé sur une photo, ils pensent immédiatement que le jeune est « en couple » avec cette personne. Les filles du groupe des 13-14 ans de Toronto expliquent :

Jen : ... comme parfois, tu fais confiance aux plus jeunes de la famille, mais ils finissent par rapporter ce que tu fais...

Lya : Oh ! oui, oui, j'ai l'exemple parfait. OK, les amies que tu vois prennent une photo avec un garçon, d'accord ? Automatiquement, cette personne [un membre de la famille] sur BBM pense que t'as une relation amoureuse avec le garçon, alors ma mère me dit : « Oh ! oh ! quelqu'un m'a tout dit. » ... « Tu parles de quoi ? » ... « Oh ! oh ! BBM, BBM. » « C'est un ami. » ... « Es-tu bien certaine ? » ... « Pourquoi, pourquoi fais-tu, hum, ce genre de suppositions si tu ne sais même pas qui il est... ? »

Jen : T'entends : « Ah ! vous n'êtes que des amis. » Et tu comprends et maintenant tu le mentionnes et... j'essaie de parler, puis elle se fâche. Je finis par dire : « OK, OK, c'est pour ça que je ne t'inclus pas parmi mes amis sur Facebook. »

En outre, la relation est en quelque sorte perçue comme étant plus dangereuse parce qu'elle évolue en ligne. Une fille résume le sentiment du groupe : « Ma mère me fait suffisamment confiance pour, genre, amener un garçon à la maison, genre un de mes amis garçons. Mais elle ne me fait pas assez confiance pour l'avoir [comme ami] sur Facebook, et ça m'déprime » (fille du groupe des 13-14 ans, Toronto).

Fait intéressant, les adolescents qui partagent les détails de leur vie avec leurs parents ne sont pas ceux qui sont systématiquement surveillés. Dans leur cas, la confiance est mutuelle ; les parents considèrent que leurs enfants se comporteront correctement et, en retour, les enfants leur donnent accès à leur page Facebook. Deux filles du groupe des 15-17 ans de Calgary l'expliquent en ces termes :

Alicia : Je me dis que si je ne veux pas que mes parents le voient, je ne l'affiche pas. Vraiment, je ne vais pas afficher un commentaire vulgaire qui comprend beaucoup de gros mots. Mes parents sont sur mon compte Facebook et je ne les bloque pas, alors je ne vais pas...

Maddy : Ma mère m'a dit : « Si tu penses que tu ne le mettrais pas dans un journal, ne le mets pas sur Facebook. » Et je suis complètement d'accord avec cette règle.

Un autre jeune du groupe des 13-14 ans d'Ottawa pense la même chose :

« C'est comme mes parents, ils me font confiance, puis s'ils me demandent de regarder mon Facebook, je ferais comme "ok, allez-y"... Il n'y a rien de gênant à montrer quand je vais sur Internet. »

Cela porte à croire qu'il pourrait y avoir une relation inverse entre la surveillance et la confiance et que si on se limite à la seule surveillance, le dialogue ouvert au sein de la famille pourrait en souffrir.

Toutefois, malgré leur frustration associée à la surveillance parentale, presque tous nos participants estiment que leurs parents ont de bonnes intentions. Comme le dit un jeune adolescent d'Ottawa : « Ma mère, elle s'inquiète beaucoup que je rencontre comme un étranger, pis là, et qu'il est comme méchant. Ma mère, elle a peur que ça m'arrive, pour ma sécurité. »

Les participants s'inquiètent aussi pour leurs parents. Il est généralement admis que les jurons et le contenu sexuellement explicite dérangent les parents, de sorte que beaucoup de nos participants tâchent de préserver leurs parents du contenu en ligne. Ils estiment que, puisque leurs parents ne sont pas habitués à ce genre de contenu, il est important de les protéger et de ne pas trop les exposer : « Ma mère est très, très, très polie et bien élevée, genre si je dis seulement "Doux Jésus", elle va me dire : "Ne dis pas ça, nous sommes en public" » (jeune du groupe des 11-12 ans, Toronto).

Mais, même si les parents sont perçus comme agaçants, méfiants et naïfs, tous nos participants sont d'accord pour dire que si jamais ils ont des problèmes en ligne, leurs parents sont ceux qui vont les aider à se sortir du pétrin. De façon caractéristique, ils essaient d'abord de résoudre le problème par eux-mêmes, mais ils savent qu'ils peuvent compter sur leurs parents qui, à tout moment, seront prêts à imposer des limites le cas échéant. Une fille de 11 ans d'Ottawa raconte comment ses parents l'ont aidée à se sortir d'une recherche Google qui a mal tourné :

Wilhelmina : Je faisais une recherche sur les papillons... j'ai écrit le papillon « Ulysse »... Puis c'était une femme toute nue avec , comme, un papillon qui couvre son corps. Puis moi, comme, je veux pas voir ça, puis une fois mes parents sont venus puis ils pensaient que j'étais allée voir ça.

Animatrice : Qu'est-ce qu'ils ont fait ?

Wilhelmina : Bien, je leur ai expliqué, puis là ils ont bloqué ça. Je ne sais pas comment mais... ils ont bloqué ça comme ça.

Comme l'expliquent des filles de 15-17 ans de Calgary :

Sally : Parce que je me débrouille généralement toute seule.

Maddy : Je pense que, en ce qui concerne mes parents, s'il m'arrivait quoi que ce soit, ils vont me soutenir et ils vont s'assurer que la personne qui m'intimide va cesser.

Bridget : À moins que ce soit toi qui aies commencé.

Animatrice : À votre avis, que vont-ils faire si c'est vous qui avez commencé ?

Maddy : Oh, je peux dire adieu à l'ordinateur.

L'expérience d'un garçon du groupe des 13-14 ans de Calgary montre l'importance du soutien parental. Ce garçon était « traqué » sur Facebook par une fille de 13 ans à qui il plaisait. Lorsqu'elle a laissé sur son mur un commentaire disant qu'elle voulait être son amoureux et « en passant, je ne suis pas vierge », ils ont tous deux été la cible de commentaires plutôt cruels de la part de ses amis. Il a compris qu'il était dépassé par la situation et a immédiatement consulté sa mère. Après avoir discuté de la

situation, ils ont convenu qu'il devrait effacer la chaîne de caractères et dire à ses amis de laisser tomber ; la question a rapidement été résolue.

Ce qui est efficace pour ce garçon, comme pour tous nos participants, ce n'est pas la surveillance parentale – ce qui est utile, c'est de savoir que les parents sont présents à l'arrière-plan – ils ne prêtent peut-être pas attention ou ne sont pas au courant d'absolument tout, mais ils sont prêts à répondre à un appel, à aider et à fixer des limites au besoin.

Surveillance à l'école

Pour les participants, la surveillance à l'école est un fait acquis ; ils nous ont tous dit que leurs activités en ligne étaient suivies, tout en nous décrivant le tout dernier moyen de contourner les filtres pour ouvrir une session sur Facebook ou YouTube à l'école. Ils comprennent qu'il y a des limites comme un participant du groupe des 11-12 ans l'explique : « Ben, je comprends pourquoi il ne faut pas aller sur Facebook, que si on essaie, comme, de chercher des trucs pour un devoir, ils ne veulent pas qu'on parle à nos amis en Inde, ça pourrait nous distraire. » Cependant, la surveillance à l'école est si rigoureuse qu'elle les empêche souvent d'accéder aux ressources éducatives.

Par exemple, plusieurs participants de différentes villes se plaignent que le système de filtrage installé à leur école bloque l'accès à YouTube même lorsque les enseignants les renvoient au site pour faire un devoir. D'autres sites sont souvent bloqués pour de mauvaises raisons. Une fille du groupe des 15-17 ans raconte qu'une fois, le système de filtrage de l'école a bloqué l'accès au site edukids parce que les mots clés comprenaient « education slash learning », le mot « slash », qui veut dire « entailler », « couper », « trancher », étant considéré comme violent. Les logiciels de filtrage empêchent également l'accès aux sites qui incluent le mot « stupide ». Le district scolaire de Calgary aurait même bloqué l'accès à son propre site portail parce que les élèves remettaient des devoirs au nom d'autres élèves et affichaient des photos n'ayant aucun rapport à l'école. Tous ces exemples nous ont été donnés comme preuve de la « stupidité » et de l'« inutilité » de ces filtres.

Mais pour nos participants, le véritable problème est le désir de l'école de contrôler les interactions avec leurs pairs pour s'assurer qu'ils n'utilisent pas de « gros mots » ou qu'ils n'écrivent pas des textes « inappropriés ». Au lieu de leur donner l'occasion de communiquer, puis de les corriger en cas d'écart, l'école crée un environnement dans lequel toute communication entre les jeunes est perçue comme risquée. Pour gérer ce risque, il devient nécessaire de savoir tout ce que les élèves font et disent afin d'exercer un contrôle.

Ce type de microgestion est source de frustration pour nos participants, particulièrement dans le contexte des programmes de lutte contre l'intimidation. Ils comprennent très bien en quoi les communications en ligne peuvent déraiser. Comme l'explique un garçon du groupe des 15-17 ans de Calgary : « Ça revient à se cacher derrière un écran. Ils disent beaucoup de choses et seulement parce qu'ils peuvent l'afficher en ligne... parce qu'ils ne sont pas face à face, c'est comme s'ils se sentaient un peu plus protégés, alors ils disent beaucoup plus de choses et sont plus insultants. »

Mais, fait intéressant, les participants nous ont dit qu'il est plus facile de lutter contre ce genre de méchanceté en ligne que hors ligne parce que les communications électroniques laissent une trace numérique : « Dans la vraie vie... il n'y a aucun document, mais quand c'est, vous savez, en ligne, vous pouvez retourner et voir... vous pouvez vous en servir comme preuve et dire genre : " J'ai les messages ici, c'est ce qu'il a dit et voici ce que j'ai dit " » (jeune du groupe des 15-17 ans, Calgary).

Ashley : Mais voilà, nous sommes censés écrire tous les jours et partout, excepté à l'école. Pourquoi est-ce si différent si nous faisons à l'école exactement ce que nous faisons à la maison ? ... Les enseignants devraient pouvoir lire ce que nous écrivons et si c'est inapproprié, ils peuvent nous obliger à l'enlever, mais ils ne devraient pas bloquer l'accès – c'est notre droit.
Shane : Je suis absolument d'accord (jeunes de 13-14 ans, Calgary).

La visibilité du dialogue en ligne leur permet également de confronter publiquement les intimidateurs et de leur demander des comptes. Un des garçons du groupe des 15-17 ans de Calgary nous a raconté comment il a contesté les propos racistes affichés par certaines personnes en ligne, précisément pour que d'autres internautes puissent lire ses commentaires. Il est d'avis que la lecture des interactions est ce qui a poussé les gens à blâmer l'intimidateur et lui a enlevé son pouvoir.

Encore une fois, les participants font preuve de beaucoup de résilience en ce qui concerne la cyberintimidation. Leurs stratégies sont très claires : d'abord, ignorer les tentatives de cyberintimidation et rayer la personne de la liste d'amis ou l'empêcher d'avoir accès à leur compte (une stratégie habituellement très efficace) ; si l'intimidation se poursuit, confronter l'intimidateur face à face parce qu'il est plus facile de demander des comptes à quelqu'un en personne ; si ces stratégies ne donnent pas de résultat ou s'ils ne sont pas à l'aise de parler directement à la personne, faire appel à leurs parents qui les aideront à régler la situation.

Par ailleurs, presque tous nos participants affichent le plus grand mépris pour les programmes scolaires de lutte contre la cyberintimidation ; ils estiment qu'en général les enseignants et les directions d'école ne comprennent pas le genre de problèmes auxquels les jeunes peuvent faire face et ne font qu'aggraver les choses lorsqu'ils interviennent. Les conversations ci-dessous sont caractéristiques et méritent d'être citées en entier parce qu'elles montrent bien l'intense frustration des jeunes.

Emma : Tout le temps, chaque année, ils organisent cette grande réunion.

Taylor : Oui, grande présentation.

Emma : Ils disent : « Vous ne savez pas ce que ça signifie ! Vous pourriez pousser quelqu'un au suicide ! » Et ils amènent des gens, style : « J'ai été cyberintimidé, c'était tellement triste » [ton extrêmement sarcastique] et c'est comme « Oh ! mon Dieu, vas-y, tue-moi immédiatement » [ton désespéré]. Chaque année, on a droit à la même présentation. Chaque année, c'est exactement le même texte, c'est juste énervant... (jeunes de 11-12 ans, Toronto).

Je pense, euh, que ce n'est pas vraiment nécessaire, euh, de refaire tout le temps cette présentation, je pense qu'ils devraient, euh, s'ils reconnaissent un problème, alors ils devraient le faire, mais, pas... (jeune du groupe des 11-12 ans, Calgary).

L'an dernier, à notre école primaire, on a eu 50 000 ateliers sur ce sujet... ils nous en ont tellement parlé que c'était comme... « Y a rien là » (jeunes de 11-12 ans, Ottawa).

[Discutez-vous parfois de la cyberintimidation ?]

Katie : Ouais ? Oh ! mon Dieu.

Shauna : En fait, c'est ennuyant...

Katie : Parfois, quand quelqu'un prend...

Maya : Ouais, c'est tellement long...

Jen : C'est tellement long, t'es assis et tu attends... et c'est ennuyant, c'est énervant...

Maya : Vraiment, on a tous entendu ça, plusieurs fois... toutes les 3^e année, les 4^e année, les 5^e année et jusqu'en 12^e année [sarcasme mordant]...

Katie : Vraiment, ÇA N'INTÉRESSE PERSONNE – NOUS SAVONS TOUT CELA (jeunes de 13-14 ans, Toronto).

Non seulement les participants trouvent-ils les programmes de lutte contre la cyberintimidation énervants ou ennuyants, mais l'approche adoptée par les écoles leur pose un véritable problème et ils croient fermement que le type d'intervention offert dans les écoles tend à aggraver les conflits. De leur point de vue, les élèves se montrent parfois réticents à se confier à leurs professeurs parce que, même lorsqu'ils disent aux élèves que ceux-ci peuvent compter sur eux en cas de

Rebecca : Ne mêlez pas les enseignants à ça. Katie : Noooooon ... Premièrement, les enseignants exagèrent (jeunes de 13-14 ans, Toronto).

problème, ils vont tout de même en parler à la direction de l'école. Ainsi, se confier à un enseignant rend le conflit « beaucoup plus grave qu'il l'est et ça ne va qu'empirer les choses » parce que « ils vont impliquer plus de monde, et encore plus de monde... Puis, tout le monde va être au courant... Puis, ça éclate... comme une bataille, une bagarre » (jeunes de 13-17 ans, Toronto). La situation se complique du fait que quiconque en parle devient un « rapporteur ». Lorsque cela se produit, les autres élèves « ne te font plus confiance, te parlent moins et t'excluent ... » (jeune du groupe des 15-17 ans, Toronto).

Si tu vas voir l'enseignant et que tu rapportes quelqu'un, on va dire que t'es un porte-panier et ta vie va être pire qu'avant que tout ça commence (jeune du groupe des 13-14 ans, Toronto).

Paradoxalement, les participants considèrent qu'il est plus dangereux d'intervenir dans les cas d'intimidation physique. Un jeune du groupe des 15-17 ans de Toronto a vécu un conflit avec une bande criminelle locale et, très sérieusement, déclare que s'il avait suivi la suggestion de l'école, il serait mort. Un garçon de Calgary, du même groupe d'âge, se dit d'accord :

Même si quelqu'un menaçait de me tuer, ou quelque chose du genre, je n'en parlerais pas à un enseignant. Je me débrouillerais tout seul ou... je n'y prêtera même pas attention, parce que si tu vas voir un enseignant, ça va devenir encore plus gros et ils vont amener la police... Quand tu parles de te faire tuer ou quelque chose, c'est beaucoup plus grave ; ça veut dire qu'on t'arrête, tu vas en cour et tout ça, et ça devient une affaire beaucoup plus grosse que tu voudrais. Tu pourrais t'attirer des ennuis, tu pourrais même te faire tuer pour ça, seulement pour avoir parlé à un enseignant...

Ainsi, les participants ont très peu confiance en l'approche adoptée par leur école pour résoudre un conflit. Mais ce qui les préoccupe surtout, c'est que les programmes de lutte contre la cyberintimidation font d'une bonne partie de leurs comportements quotidiens des comportements pathologiques et que les autorités scolaires définissent leurs façons habituelles de communiquer comme des actes d'intimidation. Les participants vivant dans des régions multiculturelles telles que Toronto racontent que des élèves ont été suspendus ou mis en retenue pour avoir comparé leurs bronzages au retour de vacances dans le Sud parce qu'un enseignant s'est offusqué lorsqu'une fille a dit à une autre qu'elle était plus foncée qu'elle. Des problèmes similaires sont survenus lorsqu'un enseignant a entendu des amies parler de la différence de couleur de leur peau (une était Noire, l'autre Asiatique).

De plus, les participants estiment en général que les adultes ont tendance à réagir de manière excessive à la façon dont les jeunes s'expriment. Une fille du groupe des 15-17 ans de Calgary explique : « Ben, pour nous, c'est une blague entre nous – quelqu'un affiche une photo sur Facebook, une amie vient et fait un commentaire comme " Ah ! la vilaine fille ". » Même si ce n'est pas dit pour insulter et que personne n'est insulté, les enseignants pourraient facilement considérer le commentaire comme une forme d'intimidation. Un jeune du groupe des 13-14 ans de Toronto est d'accord : « Les personnes plus

âgées pourraient voir ça d'une façon différente, et pour elles ce serait beaucoup plus blessant que ce que tu as voulu dire. » Le problème est particulièrement aigu quand il s'agit d'injures :

Rebecca : Si mon amie, ou moi je dis un gros mot sur Facebook ? Eh ben, mes amies et moi, ben, nous employons souvent des gros mots ; nous le faisons toutes – mais en blague – tout le monde, je dirais tout le monde de notre génération sait que c'est une blague. Non, je ne sais pas s'il y en a qui le prennent vraiment personnellement, mais si ma mère le voit, ou que je le dis ou qu'une amie le dit, ben, elle se fâche vraiment et elle nous fait la leçon, que ce n'est pas un mot approprié parce que c'est...

Lya : Quelque chose qui peut vous offenser.

Rebecca : Oui, c'est, comme, des gens pourraient être offensés. Et je comprends ce qu'elle veut dire, mais mes amies, aucune de mes amies, comme moi, je ne le prends pas personnellement. C'est juste que nous utilisons ces mots sans y penser (jeunes de 13-14 ans, Toronto).

Nos participants s'inquiètent aussi du fait que rapporter un geste d'intimidation à l'école peut faire perdre le contrôle de la situation. Comme le dit un jeune du groupe des 13-14 ans d'Ottawa : «Tu es comme, 'bah, je me fais juste dire des choses méchantes [en ligne]'... Il y a moins de monde qui vont comme dire 'là je me fais intimider' parce qu'il y a comme la police qui va venir et puis elle va prendre ça en charge. »

En résumé, les participants déclarent qu'en raison de la surveillance à l'école, il leur est plus difficile d'accéder aux ressources éducatives en ligne et que leurs interactions quotidiennes font l'objet d'un contrôle peu productif. La surveillance et les punitions qui leur sont imposées par l'école leur font clairement perdre des occasions d'apprendre à se comporter ou à interagir correctement.

Surveillance par les entreprises

Les participants nous ont dit que les entreprises les surveillent en ligne. Cependant, au contraire des jeunes à qui nous avons parlé en 2000 et 2004, ils ne considèrent plus ces entreprises comme des « amies ». Ils pensent plutôt qu'elles tentent de les « tromper » et de les amener « par la ruse » à divulguer des renseignements. Leur attitude vis-à-vis de la publicité sur Internet va de l'ambivalence à la méfiance. Plusieurs d'entre eux se disent mal à l'aise face aux entreprises qui pourraient « déformer leurs propos » ou utiliser leurs photographies à des fins de marketing ; les adolescents plus âgés se disent importunés par les pourriels.

Certains participants, comme Maddy, utilisent le terme « fouiner ». Sally : Je fais assez confiance [à l'entreprise du site Web], je pense que je fais confiance... Maddy : Eh ben, maintenant, je me pose des questions sur les fouineurs dans ces entreprises (jeunes de 15-17 ans, Toronto). Nos participants utilisent des termes comme « fouiner », « rôder », « épier » pour décrire une situation dans laquelle une personne transgresse les normes associées à la visibilité et observe de trop près. Le pire exemple du fouineur est le vieil homme vicieux – mais là encore, les jeunes font preuve de résilience et remportent beaucoup de succès en ignorant ou en enlevant de leur liste d'amis quiconque communique avec eux en les épiaut ou en bloquant l'accès à leur compte. Le problème, c'est qu'ils ne peuvent ni bloquer l'accès des entreprises à leur compte ni les enlever de leur liste d'amis.

« Je sais que Facebook mémorise tout... tout ce qui arrive sur Facebook, c'est mémorisé même si tu l'effaces » (jeune du groupe des 15-17 ans, Ottawa).

Certains essaient, comme cette fille du groupe des 13-14 ans de Toronto, de « ... lire les conditions d'utilisation parce qu'elles peuvent vous tromper », mais les participants conviennent généralement qu'il n'est pas utile de lire les politiques de confidentialité et les conditions d'utilisation parce que les sociétés cachent délibérément ce qu'elles font avec les renseignements.

Bien que nos participants aient toujours tendance à se rassembler sur les sites commerciaux comme Facebook et YouTube, ils ne considèrent pas les entreprises en ligne comme sympathiques ou dignes de confiance.

► Ce que les jeunes retirent des technologies en réseau

La surveillance continue dont font l'objet nos participants en ligne constitue un problème parce que beaucoup d'entre eux ont recours aux technologies pour découvrir le monde, apprendre de nouvelles choses, explorer de nouvelles identités et communiquer avec leurs amis. En fait, la surveillance a fermé l'accès aux espaces virtuels servant à ces fins, particulièrement à l'exploration de nouvelles identités et à la communication avec les amis, car il est plus difficile de préserver l'anonymat ou l'intimité en l'absence d'espace privé.

Les préadolescents

Nos participants de 11-12 ans utilisent les appareils en réseau pour répondre à leurs besoins de développement, explorer leurs intérêts personnels et se familiariser avec le monde des adultes et les rôles sociaux.

J'aime regarder les petits chiens (jeune du groupe des 11-12 ans, Toronto).

Internet est particulièrement utile lorsqu'ils veulent se renseigner sur des choses à venir, par exemple les endroits qu'ils vont visiter durant les vacances familiales, l'école secondaire qu'ils vont fréquenter et les emplois qui les intéressent. Ce type d'exploration leur permet d'« apprivoiser » les choses en toute sécurité et de se familiariser avec les rôles des adolescents et des adultes.

Grâce à Internet, il leur est également plus facile de s'informer sur l'actualité dont ils entendent parler par les membres de la famille ou les enseignants. Par exemple, nos participants se tournent vers les sources de nouvelles en ligne pour suivre des événements tels que l'ouragan Katrina, le tsunami au Japon, le tremblement de terre en Haïti et la chute de Muammar Khadafi. Sur Google, ils font aussi des recherches sur diverses œuvres de bienfaisance telles que Free the Children, surtout lorsqu'ils apprennent qu'une catastrophe naturelle a frappé dans le monde.

En outre, l'information en ligne est utile lorsqu'il s'agit de suivre leurs vedettes préférées et de « savoir ce qui est populaire et ce qui ne l'est pas » (jeune du groupe des 11-12 ans, Toronto). Internet leur donne facilement accès aux symboles de la culture populaire qu'ils peuvent adopter ou rejeter selon ce qu'ils en pensent.

Il est intéressant de noter que les participants manifestent une grande compréhension critique de beaucoup d'images de la culture populaire. La conversation qui suit en est un bon exemple :

Hannah : Déjà, je r'gardais Hannah Montana... Mais maintenant, je n'peux pas r'garder Miley Cyrus parce que...

Taylor : Elle a changé.

Emma : Oui, maintenant, elle fait de la danse à la barre verticale, avec des filles, et...

Animatrice : Donc, vous n'aimez pas ce genre de chose, vous ne voulez pas le regarder ? ... Ou bien est-ce que c'est parce que vos parents n'aiment pas ça ?

Hannah : J'n'aime pas ça, mais mes parents, eh ben, la trouvent correcte, mais...

Emma : Je regardais l'émission Kid's Choice Awards et Miley Cyrus chantait « Party in the USA » et il y avait genre un petit camion de crème glacée avec comme, une barre verticale et elle, elle était tout près et on s'est dit « N'y touche pas, ne touche pas à la barre », et puis, elle a commencé à faire cette danse à la barre. On s'est dit « Oh ! mon Dieu ».

Ryan : Quand je regarde genre, des films, et qu'il y a ces... scènes, ça me fait juste sentir, comme, je me dis « Ce n'est pas bon... saute ». Je saute cette partie... Hannah : C'est plus gênant avec tes parents. [Plusieurs « oui » et ricanements] Taylor : Et t'es comme... « Hum... ». Hannah : « Hemm, change ça ! Change ça ! (jeunes de 11-12 ans, Calgary)

Le fait que ces enfants portent ce type de jugement sans que les parents s'en mêlent est aussi caractéristique. En fait,

ils nous ont dit que regarder des films offensants avec leurs parents exacerbait leur malaise, de telle sorte qu'ils consultent Internet pour savoir quels films éviter. Ils utilisent aussi Internet pour faire une recherche sur des films recommandés par leurs amis afin d'éviter les contenus « gênants ». Ils se sentent frustrés lorsque la bande-annonce ne reflète pas le contenu du film. Le film *Bad Teacher* en est un exemple : « Ils ne disent pas toujours de quoi parle le film. Comme dans le film *Bad Teacher*, ils n'ont pas vraiment expliqué que tout le film, c'est qu'elle cherche à avoir de gros seins... Oui, je l'ai vu avec mon amie et on était comme " Je n'avais aucune idée que ce serait ça le film " » (jeune du groupe des 11-12 ans, Calgary).

Pour les plus jeunes participants, la surveillance parentale ne pose pas vraiment de problème parce qu'ils apprécient l'aide des parents et qu'ils sont plus intéressés à fureter qu'à explorer de nouvelles identités. Ils associent davantage l'exploration de nouvelles identités aux adolescents plus âgés. Le site IMVY est un exemple typique :

Wilhelmina : Sa cousine, c'est elle sur ce site. Et ce site n'est pas bon parce que... peut-être pour les 15 ans et plus. Parce que là, tu peux embrasser quelqu'un, comme pas les embrasser pour le vrai, mais, comme, la personne et l'autre personne peuvent s'embrasser et se caresser... et d'autres choses.

Geraldine : En ligne ?

Wilhelmina : Oui, en ligne. Pas comme dans la vraie vie, c'est juste leurs personnages. Et les filles ne s'habillent... pas vraiment bien.

Nancy : J'aime pas ça parce que... c'est dégoûtant pour les filles. Et elles ne portent pas des vêtements qui couvrent leur corps. C'est comme si elles disaient que les filles devraient s'habiller comme ça et des trucs *mot inaudible* comme ça (jeunes de 11-12 ans, Ottawa).

La question de la surveillance est moins problématique pour ces jeunes parce que la communication en ligne ne les intéresse pas autant. Bien qu'ils utilisent les technologies en réseau pour rester en contact avec la famille et découvrir ce que font et disent les amis, les participants trouvent les sites de réseautage social généralement ennuyants et les considèrent plutôt comme des endroits pour les

adolescents plus âgés. Une jeune du groupe des 11-12 ans de Toronto déclare : « Je vais rarement sur mon compte Facebook et je ne visite pratiquement jamais [les pages Facebook de] mes amies... parce que j'ai autre chose à faire. » D'autres sites comme Twitter sont qualifiés de « pitoyables » parce que les gens disent « n'importe quoi, des choses que tu ne comprends pas toujours... comme " prendre une douche ". Bon, qu'est-ce que ça peut me faire ? »

C'est vraiment dégoûtant, je ne l'ai pas regardée, mais toutes mes amies m'ont dit : « Ne fais pas confiance à cette fille, si elle te propose une vidéo, ne la regarde pas » (jeune du groupe des 11-12 ans, Calgary).

Ce groupe d'âge apprécie particulièrement les « blagues » ou les « trolls » – quand quelqu'un vous trompe et vous renvoie

délibérément au mauvais site ou joue un tour au téléphone, par exemple essaie de commander 100 pizzas de la cour d'école. Mais les blagues sont utiles parce qu'elles vous aident à apprendre à ne pas vous laisser abuser. Par exemple, un des garçons de Calgary nous a raconté en riant comment il s'est fait jouer un tour : il a reçu un message lui disant de chercher sur Google (en anglais) "That's not sexy", puis de cliquer sur « I'm Feeling Lucky ». Quand on lui a demandé ce qu'il avait appris de l'incident, il a répondu : « Je ne me f'rai plus prendre ». Quand un autre enfant les dirige vers une blague dégoûtante ou offensante, les jeunes n'hésitent pas à avertir leurs amis de ne pas aller sur le site ou de ne plus jamais faire confiance à cette personne.

Les jeunes adolescents

Les participants âgés de 13-14 ans apprécient également l'humour en ligne, surtout des sites comme Failblog, Gives Me Hope et Six Billion Secrets. Ces sites leur permettent d'afficher des anecdotes et de lire les bêtises que d'autres ont faites. Ils aiment rire des autres et avec les autres de choses ridicules ou bêtes qui leur sont arrivées et se consolent de ne pas être les seuls à faire parfois des « choses stupides ». Ils aiment aussi entrer en communication avec les autres au moyen de l'humour. Comme l'explique une fille du groupe des 13-14 ans de Calgary, elle aime microbloguer « des choses drôles qui m'arrivent ». Ce type de communication ne s'adresse pas à leurs amis ; une partie du plaisir vient du fait qu'ils interagissent avec un public inconnu « tous ceux qui liront [mon texte] » (jeune du groupe des 13-14 ans, Calgary). De même, une fille de Toronto a écrit de la fanfiction pour le grand public et une autre de Calgary a publié ses récits, sa poésie et ses dessins sur des sites littéraires et artistiques, trouvant là des moyens d'expression personnelle.

Les jeunes adolescents se disent agacés par les blagues, même s'ils les trouvent drôles et que certains admettent continuer à « troller » leurs amis pour s'amuser. Par exemple, voici la discussion d'un groupe de Calgary qui venait de nous dire que le trolage était l'une des pires choses sur Internet :

Shane : Je le fais. [Rires]

Peter : Mais tu détestes les trolls !

Animatrice : Pourquoi le fais-tu ?

Shane : Juste pour m'amuser.

Megan : Hypocrite ! [Rires]

Animatrice : Alors, qu'est-ce qui est amusant, de jouer un tour à quelqu'un ? [Tous font signe que oui] ... Essaies-tu de jouer un tour à un ami ou est-ce que tu vises des étrangers ?

Shane : Des amis.

Ainsi, les blagues continuent d'être une de leurs façons de jouer ensemble, mais elles leur permettent aussi de montrer qu'ils savent très bien comment les choses fonctionnent en ligne.

Certains de nos participants de 13-14 ans ont signé des pétitions en ligne qui portaient en majorité sur la cruauté envers les animaux, mais les technologies en réseau sont principalement utilisées pour explorer de nouvelles identités virtuelles et pour s'exprimer.

Il n'était pas facile d'explorer de nouvelles identités car c'était plus simple de prétendre être une autre personne sur un site de clavardage même en sachant que ces sites sont universellement considérés comme dangereux. Pour les participants qui l'avaient fait, une partie de l'attrait venait de l'élément de danger :

Megan : Oui, parce que j'allais dans les clavardoirs munis de cybercaméras, mais... s'il y avait comme, un pédophile, et qu'il pouvait – s'il voulait savoir qui tu étais, il pouvait, vraiment, le découvrir...

Animatrice : Alors tu t'inquiètes de pouvoir être identifiée quand tu visites ces sites ?

Megan : Oui.

Animatrice : D'accord. Qu'est – ce qui est amusant du fait d'aller sur ces sites ?

Megan : Tu peux parler avec des étrangers.

Animatrice : Donc, le côté risqué, c'est que tu peux parler à des étrangers et, le côté amusant, c'est que tu peux parler à des étrangers.

Meagan : Oui, et comme tu peux être qui tu veux, tu peux prétendre être, genre, un garçon...

Shane : Mon ami a prétendu être un petit enfant, ils ont pris un nounours et sont juste restés là (jeunes de 13-14 ans, Calgary).

Toutefois, la présence possible de policiers cherchant à identifier des gens sur les sites de clavardage dissuade certains participants de clavarder parce qu'ils ne veulent pas être eux-mêmes identifiés.

Quand je parle au téléphone par exemple, je ne suis pas gêné de dire des choses. Mais quand c'est face à face, je deviens tellement timide (jeune du groupe des 13-14 ans, Toronto).

Les technologies en ligne constituent également une manière de s'exprimer, particulièrement pour les plus timides. Tous nos participants nous ont dit que les réseaux sociaux et la messagerie texte constituent d'importantes façons de communiquer leurs sentiments, ce qui leur permet de mieux se connaître et de mieux comprendre les interactions sociales. Cependant, il n'est pas toujours facile pour les jeunes de s'exprimer parce qu'ils savent que les adultes les surveillent. La conversation qui suit illustre bien cette idée :

Aisha : Ben pour moi, oui, parce que je veux réellement afficher ce que je ressens... Mais, d'une manière, je ne veux pas dire ça à ma mère, tu comprends ? Parce qu'elle pourrait piquer une colère, ou genre s'inquiéter ? [Plusieurs « Oui »] Pis, je me dis, genre, « J'peux pas afficher ça ».

Jen : Parfois, je veux tellement jurer... parfois j'ai des problèmes, parfois je veux jurer, mais ensuite, je pense à ma famille et ça me fait tellement peur, parce qu'ils vont le dire à ma mère et alors, c'est fini !

Ainsi, en raison du manque d'intimité en ligne, il est difficile pour eux de s'exprimer, car ils craignent d'être punis.

En outre, certains considèrent que la facilité avec laquelle il est possible de communiquer en ligne pourrait être un problème pour certains : « Pour les messages textes, Facebook et Twitter... ce qui se passe parfois... En fait, je connais des personnes qui se cachent plus ou moins derrière ? Comme, ils ne parlent plus vraiment aux autres en personne ? ... Ce n'est pas très bon parce que c'est un peu comme si tu te coupais de ce qui se passe vraiment » (jeune du groupe des 13-14 ans, Toronto).

Les adolescents plus âgés

Nos participants âgés de 15 à 17 ans comptent sur les technologies en réseau pour parler à leurs amis, organiser des activités et des rencontres, suivre les potins sur les célébrités et visionner les vidéos YouTube, par exemple pour apprendre à danser. Les farces et les blagues en ligne ne les intéressent plus et tous considèrent le « trollage » comme le pire désagrément sur Internet. Par exemple, le fait d'être renvoyé par erreur à une vidéo de Rick Astley qui chante *Never Gonna Give You Up*, une chanson de 1987, est particulièrement agaçant, surtout parce qu'il leur faut très souvent redémarrer leur ordinateur ou que leur téléphone est inondé de messages et de notifications connexes.

Quand un troll s'attaque à toi, c'est bruyant et tu ne peux pas toucher à ton téléphone tant qu'ils n'ont pas fini de s'amuser (jeune du groupe des 15-17 ans, Calgary).

Comme les jeunes adolescents, ce groupe utilise le Net pour mieux s'informer sur les sujets d'actualité qui les intéressent. Certains utilisent également les sites de journaux en ligne pour se tenir au courant de ce qui se passe chez eux lorsqu'ils s'absentent : « Quand je ne suis pas à Toronto, je vais par exemple sur le site du *Toronto Star* si je suis à l'extérieur pour un certain temps, pour savoir ce qui se passe à Toronto » (jeune du groupe des 15-17 ans, Toronto).

Mais certains participants se disent aussi préoccupés parce que cet accès facile au monde extérieur les rend paresseux.

Diana : Ben, je ne suis pas quelqu'un de paresseux, mais disons que je suis plus paresseuse qu'avant, comme, au lieu de me lever pour prendre mon téléphone ou pour utiliser le téléphone de la maison pour, ben, appeler, disons, pour une pizza ou quelque chose du genre, je vais aller sur Internet et juste...

Leah : Ben, j'sais pas, hum, parfois ça peut te rendre paresseuse, comme il dit – tu peux faire une recherche sur quelque chose au lieu d'aller à la bibliothèque, alors tu peux passer toute la journée à la maison et faire ça.

Mitchell : Parce que j'ai un portable, je viens juste d'avoir un portable, donc, je n'ai pas vraiment besoin de me rendre ailleurs. Si je ne sors pas, je travaille sur mon portable toute la journée parce que j'ai tout ce que j'ai besoin juste devant moi. Je peux écouter ma musique, je peux parler à mes amis, j'ai le téléphone de la maison au deuxième, j'ai mon cellulaire avec moi ; donc, oui, on peut dire que, vraiment, ça te rend plus paresseux, moins social (jeunes de 15-17 ans, Toronto).

Dans l'ensemble, ces participants font aussi très attention à ce qu'ils affichent en ligne. Ils savent que les adultes surveillent et choisissent souvent de ne pas afficher certaines choses pour éviter tout malentendu. Pour citer un garçon de Toronto : « J'ai tendance à ne pas mettre des photos de moi sur Facebook... J'imagine que je suis un peu paranoïaque dans ce domaine. Hum, je m'assure en quelque sorte qu'il n'y ait vraiment rien qui permette aux gens de me trouver... J'essaie de ne rien faire que je pourrais regretter. » Les adolescents de Calgary sont d'accord :

Eh bien, je ne fais pas vraiment trop de choses qui pourraient réellement me causer des problèmes ; genre, je n'afficherais jamais quelque chose qui pourrait me faire arrêter ou autre chose du genre. Parce que je connais des gens qui vont sur leur page Facebook et qui, genre, prennent des photos de l'herbe qu'ils sont en train de fumer et c'est comme « Non, ne fais pas ça » et ils se demandent « Pourquoi pas ? », alors, je les ignore pendant un certain temps, ouais.

En même temps, nos participants continuent de maintenir une présence sur les sites de réseautage social et les visitent pour voir ce que d'autres font. Un adolescent de Calgary déclare : « T'espères plus ou moins que quelque chose d'extraordinaire va se passer, que quelqu'un va afficher quelque chose qui va me couper le souffle. » [Est-ce que ça arrive ?] « Parfois, oui. »

C'est pourquoi les adolescents plus âgés comptent sur le réseautage social pour rester en communication avec leurs pairs, mais la surveillance de fond dont ils font l'objet restreint les communications entre eux et les décourage d'afficher certains types de contenus. Beaucoup se tournent vers les blogues anonymes où ils sont plus libres d'exprimer « tout ce qui me vient », par exemple « ma colère » et « ce qui touche aux relations ». Bien qu'il soit difficile de poursuivre ce mode d'expression en ligne parce qu'il exige une grande assiduité, les adolescents qui bloguent se servent de ce moyen pour explorer leurs sentiments et régler les conflits avec leurs pairs. Par exemple, une fille de Toronto nous a dit ce qui suit :

... disons que je vois ou j'entends qu'une fille a fait quelque chose, n'importe quoi ; puis, je donne, genre, mon opinion. Sans nommer personne... je dirais quelque chose comme : « Ceci est arrivé et voici comment j'me sens à ce sujet, enfin, elle aurait dû faire ceci, ou peut-être cela. »

... Je veux seulement dire ce que je pense. Personne n'a, comme, mon blogue, mon site Web ou mon adresse url, personne n'est au courant, c'est seulement moi en train de bloguer et je laisse un message et si tu tombes dessus, que tu le lis et que tu penses : « Tiens, c'est intéressant », alors tu suivrais, non ?

Ainsi, l'expression personnelle anonyme joue un rôle important pour aider les adolescents plus âgés à comprendre le monde social et la place qu'ils occupent dans ce monde.

► Les règles de l'amitié en ligne

Puisque tous nos participants sont très soucieux de leur image en ligne, ils appliquent un ensemble de règles clairement définies quant à ce que les amis affichent – et n'affichent pas – à propos des amis. Les attaques personnelles sont en général interdites et sont le signe qu'une amitié tire à sa fin. Par exemple, une fille du groupe des 15-17 ans de Calgary raconte que son ancienne meilleure amie a affiché le message suivant sur Facebook : « Meilleures amies depuis la maternelle ? Je n'y pense pas. J'en ai fini avec tes saloperies. » Cet incident constituait le dernier dans une série de disputes qui ont démontré que son amie n'était pas digne de confiance.

Cependant, les attaques personnelles donnent également l'occasion à vos amis de se porter à votre défense. Emma, une fille du groupe des 11-12 ans de Calgary, nous a dit qu'une de ses connaissances avait affiché une mauvaise photo d'elle sur sa page Facebook et que les gens faisaient des commentaires cruels sur son apparence. Elle a communiqué avec ses amies qui ont immédiatement répliqué : « Non, Emma a l'air *cool*, elle est épatante, elle est tellement courageuse », des choses comme ça, et [Emma a] pensé « Je vous adore ! »

En fait, tous nos participants exercent un contrôle strict sur les photographies. Un jeune du groupe des 13-14 ans d'Ottawa explique la règle fondamentale pour afficher la photo de quelqu'un d'autre sur Facebook : « Si c'est ton ami, bien c'est correct, mais si c'est quelqu'un que tu ne connais pas, là c'est ... Tu ne devrais pas le faire. » Certains retirent systématiquement l'étiquette de toutes les photos d'eux affichées sur Facebook afin de rester maître de leur image.

D'autres vérifient les pages de leurs amis pour s'assurer qu'ils y sont équitablement représentés.

Je ne veux pas... me retrouver sur le téléphone ou l'ordinateur de quelqu'un d'autre. Ou que des gens montrent [mes photos] à d'autres en disant « Regarde-moi ça » (jeune du groupe des 15-17 ans, Toronto).

Les participants conviennent généralement que les amis n'affichent jamais de photos embarrassantes les uns des autres. Si une personne de leur cercle d'amis affiche une photo qu'ils n'aiment pas, ils communiquent avec cette personne pour lui demander de retirer la photo. Si la photo n'est pas retirée,

ils tentent par tous les moyens possibles d'avoir accès à la source pour la retirer eux-mêmes. Par exemple, une des filles du groupe des 11-12 ans de Calgary avait passé la nuit chez une camarade, avec d'autres amies. Au cours de la soirée, cette camarade a affiché des photos de toutes les filles faisant des idioties. Devant son refus de retirer une des photos, notre participante est allée sur la page Facebook de la fille (elle n'avait pas fermé sa session) et a effacé la photo elle-même. Bien que ce geste ait suscité une querelle, notre participante était convaincue de son droit de contrôler sa propre image et du fait qu'il était inapproprié pour cette fille de ne pas retirer la photo sur demande.

D'autres participants ont déclaré avoir effacé des photos affichées sur l'appareil photographique ou le téléphone d'autres personnes afin d'éviter qu'une photo d'eux, embarrassante ou peu flatteuse, ne soit publiée sur Facebook. Ils expliquent que ces actions préventives sont nécessaires parce que :

Emma : Parce que, s'il y a une photo de moi faisant des folies, comme faisant une grimace, je ne veux pas que tout le monde voie ça... c'est entre moi et mes amies.

Taylor : Oui, les autres, les autres rient probablement tous de toi, et puis, ça va rester pendant un certain temps – c'est déjà arrivé.

Emma : Comme, seulement tes amies comprennent pourquoi tu fais ça...

Taylor : Oui, et puis, tous les autres, comme, voient la photo et puis, ils te disent « Oh ! pourquoi as-tu fait

ça... » ? (jeunes de 11-12 ans, Calgary)

Diana : Je ne prends tout simplement pas de photos stupides, sachant qu'elles vont ruiner ma réputation ou quelque chose du genre.

Leah : Je ne pense pas qu'aucune de mes amies le ferait. Diana : Exactement, et si jamais je prends une photo bête avec mon appareil, alors je l'efface, tu comprends ? (jeunes de 15-17 ans, Toronto).

Les amis, par contre, ne se tournent jamais en ridicule les uns les autres. Ainsi, ils conservent les photos bêtes ou embarrassantes de leurs amis sur leur téléphone cellulaire parce que le téléphone est privé ou, encore, effacent les photos une fois que la blague est terminée. Par exemple, au cours de notre discussion avec les 15-17 ans de Calgary, Bridget sort une photo embarrassante de Maddy affichée sur son téléphone et commence à taquiner Maddy à ce sujet :

Bridget : [riant] Regarde la photo que j'ai de toi. [Tous rient même si Bridget n'a montré la photo qu'à Maddy.]

Alicia : Mais ce n'est pas le genre de chose que j'enverrais à quelqu'un, je n'afficherais pas les photos que j'ai des autres...

Maddy : Oh ! ce n'est rien d'osé. [Rires] C'est juste beaucoup de maquillage avec... des poils sur la figure, c'est...

Bridget : Je ne la mettrais pas sur Facebook. Je ne suis pas comme ça.

Animatrice : En la gardant sur ton téléphone, tu as la photo, mais ce n'est pas aussi public que sur Facebook ?

Maddy : C'est ça.

Il existe également sur la « visibilité » des règles précises qui déterminent jusqu'à quel point les amis sont proches. Tous conviennent qu'une personne qui a trop d'amis sur Facebook est « nulle », a eu recours au harcèlement et n'a pas de « vrais amis ». Comme l'explique un participant : « Ce n'est pas convenable d'ajouter des gens sans les connaître. [Et la personne qui décide d'ajouter des gens] est en droit de dire : « Qui es-tu ? Pourquoi est-ce que tu me poursuis ? Je t'enlève si je ne te connais pas. C'est pas parce qu'on a des amis en commun – je ne te connais pas » (jeune du groupe des 13-14 ans, Toronto).

Un nombre irréaliste d' « amis » en ligne est considéré comme inauthentique et laisse soupçonner un cas quelque peu désespéré. De même, les « statuts pourriels » indiquent qu'une personne recherche trop d'attention et n'est donc pas un ami ou une amie souhaitable.

Bridget : C'est comme utiliser les statuts des gens comme journal intime – ils donnent parfois des détails, tellement de détails que je me dis « Je n'ai pas besoin de savoir ça »...

Sally : Et puis tu reçois des statuts inutiles, comme « Je m'en vais aux toilettes maintenant, salut », t'es comme... Oui, comme ça. Et tu as un message genre « Reviens, je suis de retour ». On s'en fout ! (jeunes de 15-17 ans, Calgary)

Les filles qui affichent sur Facebook des photos à caractère sexuel d'elles-mêmes ou qui envoient des messages d'ordre sexuel sont tout particulièrement tournées en dérision. Par conséquent, les filles de tous âges redoublent de prudence pour éviter de se faire traiter de « salope ». Elles ne sympathisent pas nécessairement avec les filles qui affichent des photos à caractère sexuel et ont tendance à les blâmer de leur imprudence. Par contre, les garçons sont libres de publier des images sexualisées d'eux-mêmes et personne ne les harcèlera pour autant. Cependant, si une photo de ce genre échappe au contrôle d'une fille, sa réputation sera ruinée et elle sera ensuite connue comme « la fille qui posait nue »... Ça fera désormais partie de son nom... j'imagine jusqu'à la fin du secondaire (jeune du groupe des 15-17 ans, Toronto).

Faites seulement attention à ce que vous affichez. Comme, ne vous montrez pas en bikini sur votre profil. « Oh ! me voici. » Ça m'énerve quand les gens font ça... C'est vulgaire... Personne ne veut vous voir dans.... Vous n'avez pas besoin d'exposer votre corps de 15 ans sur Facebook, ce n'est pas nécessaire (jeune du groupe des 13-14 ans, Toronto).

Le statut sur la situation amoureuse détermine aussi le degré d'attention qu'une personne peut accorder à une personnalité virtuelle. Lire le profil de nouvelles personnes en ligne est une forme de

traque qui est en général socialement acceptable tant que la personne n'établit pas de contact direct. Fouiner, ou accorder une attention soutenue, est acceptable de la part des « meilleurs amis » puisqu'ils sont censés connaître vos secrets intimes, mais les jeunes s'attendent à ce que d'autres personnes, comme les parents, gardent leurs distances. Le fait que l'information soit affichée sur Facebook ne détermine pas qui est en droit de la lire ou non ; plutôt, une personne peut vous accorder de l'attention suivant la place qu'elle occupe dans le réseau complexe des relations sociales du monde réel.

Les participants nous ont aussi dit que lorsque la communication se fait en ligne, il est plus facile de réagir à l'attention non sollicitée de personnes qui ne font pas partie de votre cercle d'amis. Il est possible de refuser les contacts non désirés : « Si une personne m'appelle, j'appuie sur " ignorer " si je ne veux pas lui parler. Si elle m'envoie un message texte, je fais comme si je n'ai jamais vu le texte. Si elle utilise la messagerie BlackBerry, je ne lis pas le message... Facebook – si elle m'énervé, je la bloque pour qu'elle ne puisse plus voir mon compte » (jeune du groupe des 15-17 ans, Toronto). Les étrangers qui essaient de s'infiltrer dans ces espaces « amis seulement » sont suspects et ne sont pas les bienvenus. Une fille du groupe des 13-14 ans d'Ottawa explique :

Charlene : Pour moi, c'est des gens que je ne connais pas, que je n'ai jamais rencontrés et qui... m'ajoutent et... ça me dérange parce que c'est comme je ne t'ai jamais vu de ma vie... Je trouve ça stupide.

Animatrice : Est-ce que tu leur réponds ?

Charlene : Non, je les ignore parce que je ne sais pas ce qu'ils veulent faire là.

En s'abstenant de répondre, les participants ont pu créer et maintenir des frontières personnelles et sociales sans vivre l'embarras que peut engendrer un face-à-face.

► Utilisation éthique et littératie numérique

Tous nos participants se servent des technologies électroniques pour s'exprimer d'une manière ou d'une autre et réfléchissent énormément avant de mettre au point leur personnage en ligne. Dans le cadre de ce processus, ils utilisent souvent du matériel protégé par le droit d'auteur qu'ils recyclent dans la présentation de leur image. Par exemple, certains préadolescents ont utilisé des photos de célébrités comme photo de profil sur les sites de réseautage social et ont créé des vidéos YouTube les montrant dansant au son d'une musique populaire. Les adolescents ont intégré des paroles de chansons

Leah : C'est des images, de l'art, les paroles de chansons, etc. ; certaines choses parlent à votre tête ou ont un sens pour vous... C'est aussi une façon de dire aux gens comment vous vous sentez...
Mitchell : Ouais, c'est comme un message subliminal, on ne peut pas vraiment le voir (jeunes de 15-17 ans, Toronto).

et des vidéoclips à leur site de réseautage social comme moyen d'expression personnelle. La pratique est tellement courante que « tout le monde le fait ». Un nombre plus restreint de jeunes ont utilisé de la musique et des photos protégées par le droit d'auteur dans des vidéos réalisées pour afficher sur YouTube.

Nos participants reproduisent régulièrement le contenu trouvé en ligne, surtout les images, dans leurs travaux scolaires. Pratiquement tous les jeunes à qui nous avons parlé savent ce qu'est le plagiat et nous ont dit que leurs enseignants ont établi des règles strictes les obligeant à citer la source et à nommer clairement l'auteur du contenu. Ces règles façonnent leurs opinions sur l'utilisation éthique du contenu en ligne tant à l'école qu'en dehors de l'école.

Par exemple, à première vue, les plus jeunes participants qui intègrent de la musique et des images à leur profil personnel ou à leurs vidéos ne considèrent pas qu'ils « utilisent » ainsi la propriété d'autrui et, en général, ne se préoccupent pas de cette question. Lorsque nous les avons interrogés sur la notion du droit d'auteur, ils ont expliqué que les règles étaient les mêmes que pour le plagiat à l'école : il est permis d'utiliser le matériel à condition de citer la source. Mais, en même temps, certains d'entre eux ont dû composer avec les restrictions sur le droit d'auteur en vigueur sur YouTube parce que leur matériel avait été retiré de la circulation pour violation du droit d'auteur. Ils estiment que c'est là une préoccupation ridicule parce que « on a juste dansé sur la musique, ce n'est pas comme si on avait dit dans la vidéo qu'on avait créé la musique ». Compte tenu surtout de la popularité de la musique choisie, tout le monde connaissait l'identité de l'artiste original et, de ce point de vue, ils rendaient hommage à l'artiste en reprenant sa musique. Pour prouver que cette pratique est éthique, ils ont aussi fait référence à Maria Aragon, la jeune Canadienne qui s'est fait connaître après avoir affiché sur YouTube une reprise de la chanson *Born This Way* de Lady Gaga.

Les adolescents nous ont également dit qu'il est permis d'utiliser les paroles d'une chanson, les vidéos et les photographies à condition de citer la source ou pourvu que la chanson soit assez connue pour que les gens sachent d'où elle vient. Ils se sentent particulièrement frustrés par les obstacles à surmonter sur YouTube en matière de droit d'auteur et estiment qu'ils ne font rien de mal tant et aussi longtemps qu'ils ne tirent aucun profit de cette utilisation. Une fille du groupe des 15-17 ans de Calgary nous a dit qu'elle était particulièrement irritée parce qu'elle avait acheté des chansons de iTunes, mais qu'elle n'avait pas pu s'en servir dans une vidéo YouTube parce que les droits numériques n'étaient pas compatibles avec son logiciel de réalisation de vidéo. À ses yeux, elle avait raison de télécharger la musique d'un site gratuit pour contourner les restrictions parce qu'elle avait déjà acheté la chanson de iTunes.

Selon tous nos participants, télécharger de la musique sans payer est une pratique courante malgré le fait que les enseignants se lancent « toujours dans des tirades à ce sujet » parce que « ce n'est pas comme si la police allait vous courir après et vous arrêter » (jeune du groupe des 11-12 ans, Calgary). La musique est un élément central de leur vie et l'accès à la musique est tenu pour acquis, même s'il faut

pour cela bousculer un peu les règles de l'utilisation éthique. Cependant, tout comme la surveillance, les questions de droit d'auteur tendent à se manifester de façon agaçante dans leur vie en ligne et ne concordent pas avec leur compréhension de ce qu'est l'utilisation éthique.

Peut-être en raison de l'étroite surveillance visant généralement les technologies en réseau, nos participants n'ont pas recours aux appareils en réseau pour améliorer leur apprentissage de façon innovatrice. Ils estiment que l'environnement scolaire est défavorable aux iPods et aux téléphones cellulaires, et la possibilité pour les élèves d'utiliser un appareil en réseau (y compris un ordinateur) dépend grandement de l'enseignant. Certains enseignants leur permettent d'utiliser la calculatrice et l'agenda de leur téléphone ou iPod pour les aider à gérer leurs devoirs ; d'autres profitent du site Web de l'école pour afficher les devoirs ou les notes de la classe et rappeler aux élèves les tests à venir.

Mais la plupart du temps, nos participants utilisent les technologies en ligne pour consulter Google et faire de la recherche. Certaines écoles leur transmettent les liens vers des sites éducatifs, mais même dans ces cas, les jeunes ont tendance à s'en tenir à une simple recherche sur Google. Après avoir effectué leur recherche, la plupart utilisent « tout résultat qui sort ». La majorité des élèves apprécient Google parce qu'ils peuvent y trouver l'information de manière rapide et autonome, sans avoir à « tout lire ». Une minorité de jeunes préfèrent consulter des livres, surtout les livres qui leur donnent l'occasion d'approfondir un sujet et de mettre l'information qu'ils trouvent en contexte « par opposition à, par exemple, chercher sur Google pour obtenir toutes ces... conneries » (jeune du groupe des 15-17 ans, Toronto).

Christian : Les deux ne sont pas permis.

Charlene : Ouais.

George : Probablement si c'est comme l'opinion de quelqu'un mais c'est pas la vraie.... réponse... (jeunes de 15-17 ans, Ottawa).

Mais quand je travaille sur Internet, c'est plus facile pour moi parce que je porte attention à l'ordinateur et pas à tout le bruit et aux gens qui font des choses (jeune du groupe des 11-12 ans, Toronto).

Certains enseignants leur permettent d'utiliser leur téléphone ou iPod, ou encore d'aller sur Facebook pour les récompenser d'avoir terminé leur travail à temps. En général, ils craignent que l'accès élargi à ces appareils soit contre-productif parce que les textes et les messages de leurs amis pourraient facilement les distraire. En même temps, les élèves continuent à envoyer sous le pupitre des messages à leurs amis lorsque l'enseignant a le dos tourné.

Par ailleurs, les élèves qui éprouvent de la difficulté à se concentrer constatent que l'écoute de la musique ou l'utilisation d'Internet leur facilite la tâche parce que cela leur permet d'éliminer les distractions dans la classe.

Il y a peu d'indications que nos participants se servent des appareils en réseau pour coopérer dans le cas des travaux scolaires. Fait intéressant, ils nous ont tous dit que les enseignants leur ont conseillé de ne pas se servir de Wikipédia ou de « tout ce qui commence avec wiki » (jeune du groupe des 15-17-ans, Ottawa) parce que « n'importe qui peut écrire n'importe quoi sur ce site » (jeune du groupe des 15-17 ans, Calgary).

► Se déconnecter

L'image présentée en ligne étant extrêmement importante, nos participants sont confiants en leur capacité d'éviter les dangers possibles en ligne et font preuve de véritable résilience devant les contenus offensants et l'attention non sollicitée en ligne. Cependant, la surveillance rend le monde virtuel beaucoup moins amical qu'il ne l'était en 2000. La surveillance parentale restreint l'espace privé destiné à la réflexion et à l'interaction sociale avec les pairs ; la surveillance scolaire fait de leurs comportements quotidiens des comportements pathologiques et il est difficile d'utiliser les nouvelles technologies pour apprendre ; la surveillance par les entreprises les met mal à l'aise parce qu'ils n'exercent aucun contrôle sur la façon dont les agents de marketing utiliseront leurs interactions.

Même si quelques participants nous ont dit que perdre l'accès au monde virtuel, ne serait-ce qu'une semaine, serait catastrophique, beaucoup d'autres ont évoqué la nécessité de se retirer afin de retrouver l'intimité de leur vie privée. D'autres encore nous ont dit que la perte d'accès aux technologies en ligne ne serait pas « terrible ». Une fille du groupe des 13-14 ans de Calgary a affirmé : « Je survivrais. Je n'ai pas besoin de la technologie. J'ai des livres. » Des jeunes de 15-17 ans de Toronto ont déclaré : « Ça serait plutôt ennuyeux » et « légèrement embêtant » mais « ça ne me gênerait pas tant que ça ». Enfin, d'autres estiment que les appareils sont si surveillés qu'ils n'ont d'autre choix que de se déconnecter. Jen, une fille du groupe des 13-14 ans de Toronto, se plaint :

« Ma mère m'a dit que je peux avoir mon téléphone, hem, seulement si j'ajoute son nom sur mon BlackBerry... Alors, je ne veux même plus avoir de téléphone... Je ne veux pas de compte Facebook parce que je n'ajouterais pas [le numéro de] mes cousins sur mon téléphone. C'est, comme, un endroit loin de l'ordinateur, donc je l'écrirais sur mon téléphone. Mais, il y a un autre problème : ça veut dire que je ne peux pas mettre ça sur mon téléphone ou sur mon ordinateur. Ouais, y a pas d'autre endroit... y faudrait que je le fasse en personne. »

► Aller de l'avant

Il ne fait aucun doute que le défi, pour les parents et les enseignants, est d'aider les jeunes à acquérir les compétences dont ils ont besoin en littératie numérique pour naviguer avec aisance dans le monde

numérique. La recherche qualitative que nous avons effectuée auprès des enseignants⁴ nous a permis de cerner un certain nombre de pratiques exemplaires qui démontrent l'incomparable contribution que peuvent apporter les appareils en réseau à l'apprentissage dans les écoles d'aujourd'hui. Partout au pays, des éducateurs chefs de file font un excellent travail à cet égard. Il s'agit maintenant d'apprendre de leurs expériences et d'élaborer des programmes de perfectionnement professionnels et des mesures de soutien dans la classe afin d'aider tous les enseignants à se sentir suffisamment confiants et compétents pour créer un climat qui favorise le développement des compétences en littératie numérique.

Nous devons également réfléchir plus sérieusement au type de compétences dont les jeunes ont besoin pour profiter au maximum de leurs expériences en ligne. Les enseignants à qui nous avons parlé en 2011 affirment qu'il y a un lien entre la littératie numérique, la pensée critique et la citoyenneté. Plusieurs des jeunes que nous avons interrogés acceptent sans contester les images et les idées véhiculées dans leur environnement en ligne. Il faudra peut-être encourager chez eux une réflexion plus critique sur ces images et idées si nous voulons véritablement promouvoir l'innovation, la collaboration et la communication. De plus, il faudra peut-être repenser le rôle de la surveillance puisque les mesures mises en place à l'école et à la maison dans le but de protéger les jeunes nuisent à la communication et à la confiance qui sont au cœur des efforts visant à former des jeunes qui maîtrisent le monde numérique.

Les résultats de notre recherche révèlent qu'il existe déjà une base solide sur laquelle nous pouvons bâtir. Malgré les inquiétudes exprimées par les adultes, les jeunes à qui nous avons parlé sont conscients des risques courus en ligne, peuvent généralement réguler leurs comportements pour éviter et gérer ces risques et font constamment preuve de résilience et de compétence dans leurs réactions face à ces risques. Ils sollicitent activement les conseils des parents lorsque c'est nécessaire et manifestent le désir de travailler *avec* les adultes lorsque des conflits ou des problèmes surviennent en ligne.

En 2013, dans le cadre d'un sondage national auprès des écoles, nous espérons explorer précisément les meilleurs moyens de travailler ensemble.

⁴ Voir *Jeunes Canadiens dans un monde branché, phase III – La perspective des enseignants* : <http://habilomedias.ca/recherche-et-politique>.